



HAL
open science

Tocqueville : le style et la pensée

Stéphane Chaudier

► **To cite this version:**

Stéphane Chaudier. Tocqueville: le style et la pensée . Stéphane Chaudier, Noël Dazord, Luce Dumasy (dir.). De la démocratie en Amérique d'Alexis de Tocqueville, édition Atlande, p. 219-271, 2004, collection " Clefs concours ". hal-01694538

HAL Id: hal-01694538

<https://hal.science/hal-01694538>

Submitted on 30 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : Stéphane Chaudier, Noël Dazord, Luce Dumasy, *De la démocratie en Amérique d'Alexis de Tocqueville*, Paris, édition Atlande, collection « Clefs concours », 2004 ; auteur de la partie « style » : « Tocqueville : le style et la pensée », p. 219-271.

Auteur : Stéphane Chaudier, université de Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Proust, *À la recherche du temps perdu*

Résumé : Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, style, rhétorique, pensée

Pourquoi étudier le style de Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique* (abrégé en *DA*, désormais) ? Y a-t-il même un *style* de Tocqueville ? Il est plus facile de répondre à la deuxième question qu'à la première. Si l'on admet que le style est la forme apparente d'un discours, quel qu'il soit, il n'est pas de discours sans style et de style sans discours. On peut donc considérer que dans le discours de Tocqueville, le style est le moyen, la condition par lesquels le lecteur littéraire atteint la pensée de l'auteur. On peut donc définir le style de Tocqueville comme l'ensemble des moyens langagiers qui qualifient les faits examinés en vue de leur intégration dans une théorie, une construction spéculative. Le style de Tocqueville articule en effet les différents moments de la pensée devenue discours. Or cette articulation est précisément ce que Tocqueville demande à son lecteur d'admettre. C'est pourquoi, le style a partie liée à la rhétorique (le travail essentiel à ce sujet est celui de Laurence Guellec, *Tocqueville et les langages de la démocratie*, aux éditions Champion). On étudiera donc comment l'ordre des faits (censé relever de l'observable) se relie à la vision, qui leur donne sens et cohérence. Cette étude implique un rapport à la fois compréhensif et critique vis-à-vis de la démarche de Tocqueville : compréhensif, puisqu'il s'agit de pénétrer autant que faire se peut dans le laboratoire langagier d'une pensée, de saisir le geste par lequel elle unifie en un discours les étapes successives de sa création conceptuelle. Critique, puisqu'on montrera que ce que Tocqueville tient pour juste, pertinent (c'est-à-dire conforme à ce qu'il pense être la réalité des faits et la vérité d'un système) résulte au contraire d'une construction discursive concertée, cohérente sans doute, mais qui pourrait être autre : elle a ses partis pris, ses points aveugles.

Tocqueville : le style et la pensée

Introduction

Pourquoi étudier le style de Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique* (abrégé en *DA*, désormais) ? Y a-t-il même un *style* de Tocqueville ? Il est plus facile de répondre à la deuxième question qu'à la première. Si l'on admet que le style est la forme apparente d'un discours, quel qu'il soit, il n'est pas de discours sans style et de style sans discours. On peut donc considérer que dans le discours de Tocqueville, le style est le moyen, la condition par lesquels le lecteur littéraire atteint la pensée de l'auteur. Commentant un passage de *DA*, Raymond Aron écrit : « ce texte fort éloquent, plein d'antithèses rhétoriques, est caractéristique du style, de l'écriture, et je dirais même du fond de la pensée de Tocqueville » (*Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, coll. TEL, 1967, p. 225). Aron sépare le style et le fond de la pensée ; sans doute discerne-t-il deux objets d'étude distincts ; mais il n'en pose pas moins l'existence entre eux d'une continuité essentielle. C'est là précisément le lieu de la lecture stylistique.

Acceptons l'idée que le style est la manifestation de la pensée. C'est ce postulat qu'il importe de vérifier sans tarder en s'appuyant sur un texte programmatique par excellence, l'ouverture de *DA* :

Parmi les objets nouveaux qui, pendant mon séjour aux États-Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mes regards que l'égalité des conditions. Je découvris sans peine l'influence prodigieuse qu'exerce ce premier fait sur la marche de la société ; il donne à l'esprit public une certaine direction, un certain tour aux lois ; aux gouvernants des maximes nouvelles, et des habitudes particulières aux gouvernés.

Bientôt je reconnus que ce même fait étend son influence fort au-delà des mœurs politiques et des lois, et qu'il n'obtient pas moins d'empire sur la société civile que sur le gouvernement : il crée des opinions, fait naître des sentiments, suggère des usages et modifie tout ce qu'il ne produit pas.

Ainsi donc, à mesure que j'étudiais la société américaine, je voyais de plus en plus, dans l'égalité des conditions, le fait générateur dont chaque fait semblait descendre, et je le retrouvais sans cesse devant moi comme un point central où toutes mes observations venaient aboutir.

Alors je reportai ma pensée vers notre hémisphère, et il me sembla que j'y distinguais quelque chose d'analogue au spectacle que m'offrait le nouveau monde. Je vis l'égalité des conditions qui, sans y avoir atteint comme aux États-Unis ses limites extrêmes, s'en rapprochait chaque jour davantage ; et cette même démocratie, qui régnait sur les sociétés américaines, me parut en Europe s'avancer rapidement vers le pouvoir.

De ce moment, j'ai conçu l'idée du livre qu'on va lire.

Une grande révolution démocratique s'opère parmi nous ; tous la voient, mais tous ne la jugent pas point de la même manière. Les uns la considèrent comme une chose nouvelle, et, la prenant pour un accident, ils espèrent pouvoir encore l'arrêter ; tandis que d'autres la jugent irrésistible, parce qu'elle leur semble le fait le plus continu, le plus ancien et le plus permanent que l'on connaisse dans l'histoire. (*DA*, I, 57-58).

Tocqueville se range parmi les seconds. De la thèse du livre – « j'ai admis cette révolution comme un fait accompli ou prêt à s'accomplir » (*DA*, I, 69) – en découle le projet : « j'ai cherché d'apercevoir, s'il se peut, les moyens de la rendre profitable aux hommes » (*DA*, I, 69). Tocqueville pense qu'il est possible de « diriger » ce « mouvement », cette « grande révolution sociale » (*DA*, I, 61 et 62). Il s'agit donc d'étudier le style d'un penseur qui se veut à la fois réaliste et pragmatique : Tocqueville prétend se fonder sur des faits. Il les établit ; puis il les évalue selon le bien qu'ils sont susceptibles d'offrir. Rien de sublime dans cette démarche, puisqu'elle se soumet à la fois à l'ordre des faits et à celui du bien public. On peut donc définir le style de Tocqueville comme l'ensemble des moyens langagiers qui qualifient les faits examinés en vue de leur intégration dans une théorie, une construction spéculative.

Le style articule les différents moments de la pensée devenue discours. Or cette articulation est précisément ce que Tocqueville demande à son lecteur d'admettre. C'est pourquoi, dans *DA*, le style a partie liée à la rhétorique (le travail essentiel à ce sujet est celui de Laurence Guellec, *Tocqueville et les langages de la démocratie*, à paraître aux éditions Champion). On étudiera donc comment l'ordre des faits (censé relever de l'observable) se relie à la vision, qui leur donne sens et cohérence. Cette étude implique un rapport à la fois compréhensif et critique vis-à-vis de la démarche de Tocqueville : compréhensif, puisqu'il s'agit de pénétrer autant que faire se peut dans le laboratoire langagier d'une pensée, de saisir le geste par lequel elle unifie en un discours les étapes successives de sa création conceptuelle. Critique, puisqu'on montrera que ce que Tocqueville tient pour juste, pertinent (c'est-à-dire conforme à ce qu'il pense être la réalité des faits et la vérité d'un système) résulte au contraire

d'une construction discursive concertée, cohérente sans doute, mais qui pourrait être autre : elle a ses partis pris, ses points aveugles. Si cette hypothèse s'avère opératoire sur le texte choisi, on pourra l'étendre à l'ensemble du second tome de *DA*.

*
* *

Le thème de l'ouverture de *DA*, comme de tout le livre, c'est « l'égalité des conditions ». La première phrase en dramatise la présentation. Dans une collection indéterminée d'objets (« parmi » + SN au pluriel), le superlatif permet d'abord d'isoler un élément remarquable ; la structure pronominale (« aucun » en position de sujet) fait ensuite attendre le thème du discours, rejeté en fin de phrase. L'égalité des conditions est à la fois un phénomène objectif – comme le montrent bien les quatre occurrences du mot « fait » – et une puissance de création sociale. Lexicalement, le choix de l'adjectif « générateur » le prouve, et plus nettement encore, dans les deux premiers paragraphes, la structure syntaxique des propositions. Quand « je » n'est pas sujet, c'est en effet le SN « l'égalité des conditions » ou une expression de même sens qui occupe cette position, et régit les verbes « donne », « étend son influence », « crée », « fait naître », « suggère », « modifie ». Tocqueville identifie « égalité des conditions » et « démocratie », ainsi que l'atteste la reprise anaphorique : « et cette même démocratie ». D'emblée, le terme déborde l'acception strictement politique que valident les typologies traditionnelles (« démocratie » VS « oligarchie » ou « monarchie »). Saisie comme puissance créatrice, la « démocratie » est envisagée dans son rapport consubstantiel au temps : cette notion est alors glosée par l'expression « grande révolution démocratique ». Celle-ci « s'opère parmi nous ». La forme réfléchie définit son autonomie d'action, sa transcendance par rapport aux acteurs humains. Insensiblement, la démocratie (ou égalité des conditions) change de statut : le fait qui s'offre à l'observation devient l'objet d'une vision singulière, inspirée. Pour Tocqueville, la « société » est le lieu de l'observation ; c'est à même les organisations sociales que se collectent les faits. « L'histoire », sa lecture et l'action politique qui en découle sont quant à elles l'enjeu de la vision. Même limitée à un simple texte, cette brève étude lexicale confirme notre *a priori* : le style est la dynamique langagière grâce à laquelle la pensée se déploie. Celle-ci travaille dans l'entre-deux qu'autorise l'expression littéraire : « l'égalité des conditions » est en effet d'abord présentée comme un fait observable, visible à la fois en coupe synchronique (dans les différentes sociétés), et dans l'histoire longue de l'humanité. Mais pour être convenablement appréciée, cette réalité évidente (« tous la voient ») doit être saisie ou ressaisie par le prisme d'un régime qui est celui de la métaphore.

Évidemment, Tocqueville n'est pas Rimbaud. L'expression métaphorique est plate. Dans ce texte, elle reste banalement spatiale et cinématique : l'égalité des conditions « donne à l'esprit public une certaine *direction* » ; elle est « le fait générateur dont chaque fait semblait *descendre* » ; « cette même démocratie [...] me parut en Europe *s'avancer* rapidement vers le pouvoir ». Si peu saillantes soient-elles, ces images montrent cependant que la réflexion sur l'égalité s'élabore à l'intersection de la rationalité observante et de la vision poétique. Cette ambivalence est remarquablement portée par le morphème « comme » : « je la retrouvais sans cesse devant moi comme un point central ». La reformulation métaphorique qu'implique la structure d'attribut indirect de l'objet mobilise les virtualités sémantiques de « comme », opérateur emblématique de la comparaison poétique. C'est ainsi que le texte marque combien le sujet s'implique dans la constitution de son objet ; celui-ci est à la fois donné dans son objectivité immédiate et construit par l'esprit et l'imaginaire du « je » qui s'en empare. Le lecteur reçoit les notions dont se sert Tocqueville non comme des concepts déterminés mais comme des figures mouvantes, labiles, ondoyant au gré des suggestions et des possibilités d'un langage littéraire. En ce sens là, Tocqueville est un écrivain. Sa *théorie*, c'est-à-dire sa vision

globale de l'histoire, relève de la spéculation à jamais indémontrable : c'est au langage éloquent qu'il revient non de la prouver mais de la faire agréer, partager par le destinataire visé.

Cette perspective permet d'apprécier la présence très marquée du « je » dans le texte. Un premier constat, à la fois trivial et important : Tocqueville apparaît d'abord comme un sujet d'expérience – « mon séjour aux États-Unis » – avant de revendiquer pleinement la responsabilité d'une découverte dont il relate les étapes : « je découvris » (verbe perfectif marquant une rupture), « bientôt je reconnus », « ainsi donc, à mesure que j'étudiais », « alors je reportai », « de ce moment j'ai conçu ». Se mêlent l'expression des acquis (passé simple et passé composé) et celle de l'inévitable progressivité du travail intellectuel : apparaît l'aspect sécant de l'imparfait, couplé à l'aspect imperfectif d'un verbe (« je voyais », « j'y distinguais ») ou à l'aspect perfectif, qui prend alors un sens itératif (« je retrouvais »). C'est le récit cohérent d'une aventure de la pensée. Plus important encore : au début du texte, le « je » se donne pour un observateur sous les yeux duquel la réalité se présente sans voile. Il est ainsi d'abord une puissance réceptive : les SN « mon attention », « mes regards » sont syntaxiquement posés comme des objets, désignant les lieux où l'évidence du fait est censée s'imprimer. Toutefois, alors même que le statut du « je » change, la transparence de la réalité à son observateur, elle, demeure : « je découvris sans peine » ; « bientôt je reconnus ». Le « je » est devenu actif, mais son action n'entrave nullement la saisie aisée du phénomène : « je voyais de plus en plus » ; « je le retrouvais sans cesse ». La capacité d'initiative du sujet culmine : « alors je reportai ma pensée » ; « de ce moment j'ai conçu ». Que tirer de ces quelques observations ?

Au fondement de la réflexion de Tocqueville, il y a ce postulat, cet imaginaire, d'une adéquation, ici euphorique, entre la réalité des faits et l'esprit qui les appréhende. Une telle coïncidence se place parfois sous l'emprise d'un affect différent : « le livre entier qu'on va lire a été écrit sous l'impression d'une sorte de terreur religieuse [...] » (DA, I, 61) Mais celle-ci, fort heureusement, n'empêche pas la lucidité ; pour Tocqueville, la réalité n'offre en effet guère de résistance au processus strictement humain de son dévoilement. Tout au long de l'œuvre, les fréquentes tournures impersonnelles (type : « il est facile de voir », pp. 9, 15, 24, etc) montrent la réalité docilement placée sous les yeux du sujet observant. Dans notre texte, associée au « je », la diversité des temps du passé restitue la mobilité de la pensée ; mais cette pensée en mouvement dégage des résultats stables, certains, soustraits au temps. L'emploi du présent est lié à des verbes qui réfèrent à l'activité du phénomène observé (emploi de la troisième personne). D'où l'impression de netteté que donne la démonstration. Les modalisations y sont de pure forme. « Il me sembla que je distinguais » est en effet repris par « je vis » ; de même « cette même démocratie me parut s'avancer » par « une grande révolution s'opère ». Conquérante, l'expression balaie ces restrictions de bon aloi par l'affirmation de plus en plus nette de la vérité, c'est-à-dire de la rencontre exemplaire du fait et de sa descriptioⁿ.

C'est pourquoi le rythme de cette prose peut s'analyser comme la traduction sensible d'un sentiment dominant : la réalité ne résiste pas plus à l'examen attentif du sujet que l'évolution des sociétés à celle de la démocratie. La fermeté élégante du chiasme fait entendre la victoire de l'esprit organisant le réel dans et par le langage : « il donne à l'esprit public une certaine direction, un certain tour aux lois ; aux gouvernants des maximes nouvelles, et des habitudes particulières aux gouvernés ». C'est la raison qui parle ; et l'enthousiasme met ses conquêtes en musique. Les répétitions relèvent de la figure intitulée polyptote ; employés à des formes différentes, les mots repris en écho soulignent la disposition symétrique des compléments. Dans ses paragraphes, Tocqueville sait jouer de subtiles alternances : aux complétives (« je reconnus que [...] et que [...] ») succèdent quatre propositions brèves, construites sur le même modèle (quatre verbes à sujet identique régissent un complément d'objet). Par le rythme, le texte construit une autorité textuelle de sujet légitime, sereinement assertif, et dont le phrasé, révélateur d'un *ethos*, emporte la conviction.

*
* *

Lexique, syntaxe, rythme : ces trois études partielles se placent sous le haut patronage de l'énonciation. Il s'agit en effet toujours de dégager la figure d'un penseur aux prises avec l'objet qu'il s'est choisi, et qu'il construit sous nos yeux. C'est pourquoi la réalité du style est à la fois continue et multiforme : le style est la réponse que la pensée apporte aux difficultés qu'elle rencontre dès lors qu'elle veut concevoir son objet, le situer face à elle, et ce faisant le faire percevoir à des tiers. De cette réponse dépend l'adhésion du lecteur à la thèse. Autant dire que pour nous le travail de la pensée et celui du style ne font qu'un, non dans l'absolu bien sûr, mais dans notre effort partiel et limité pour lire en littéraire le texte de Tocqueville. Notre parti pris est donc simplement de méthode. On voudrait ainsi persuader le candidat à l'agrégation qu'il ne perdra pas son temps, ou du moins pas trop, à lire Tocqueville en chaussant les lunettes de la stylistique.

Cette approche du style de Tocqueville se veut synthétique ; il n'est donc pas question d'étudier une succession de morceaux choisis, si intéressants soient-ils. Mais on ne s'interdira pas pour autant de commenter quelques textes nodaux, particulièrement représentatifs de questions présentes dans l'ensemble du volume. À la fois facteur d'unité esthétique et source de diversité textuelle, le style résulte d'une lecture sensible aux agencements formels du texte. Par lecture, il faut entendre à la fois un mode général de réception du texte et une expérience singulière, la rencontre ponctuelle d'un individu et d'une œuvre. La stylistique se situe à cette intersection. Elle se fonde sur les apports de la grammaire et de la linguistique, sans lesquels l'analyse passe à côté de la matière première du texte, le langage ; mais elle ne s'y réduit pas. Le style est en effet le fruit d'une relation certes raisonnée, parfois exemplaire, mais somme toute aléatoire, entre un individu et un texte. Une autre précision épistémologique s'impose. La démarche qu'on suit est stylistique plus que rhétorique. Il s'agit en effet de montrer comment les besoins d'une pensée prenant conscience d'elle-même, pensée singulière et en l'occurrence originale, déterminent la création de figures ; or ces figures, l'écrivain ne les invente pas à partir de rien. Il dispose d'un arsenal de techniques opératoires qui agissent aux différents niveaux de la textualité. Engagée dans une opération de dévoilement et d'approfondissement d'elle-même (qui n'est rien d'autre que le discours), la pensée de l'écrivain puise dans ce trésor commun ; elle choisit, adapte, et parfois renouvelle les schèmes préexistants

Les trois premiers chapitres regroupent des essais de typologies stylistiques. À l'aide d'indices convergents, il s'agit d'abord de définir des modèles séquentiels récurrents dans *DA*. Ensuite, il sera ensuite question de postures d'énonciation et de modes argumentatifs. Le dernier chapitre est centré autour de la notion de paradoxe. Son expression est variée ; elle relève pour l'essentiel d'une sémantique de la syntaxe, car le paradoxe résulte la mise en relation provocante et assumée des idées, c'est-à-dire, en ce qui nous concerne, des mots et des syntagmes. Toutes ces structures stylistiques visent à rendre compte du tissu textuel, dans sa continuité comme dans le jeu réglé de ses différences internes.

Chapitre 1 Démonstration logique ou récit spéculatif ?

Un modèle de composition textuelle

La démonstration de Tocqueville repose sur la succession de trois opérations de pensée. Elle vise d'abord à délimiter le fait ou la loi dont elle traite. Détaché en tête de phrase, un complément circonstanciel précise le cadre, les conditions dans lesquels l'objet d'étude peut être envisagé. C'est alors seulement que l'écriture s'attache à montrer le rendement spéculatif du fait ou de la loi. Engendrées par des relations de cause à effet, une cascade de propositions suivent. Celles-ci sont souvent marquées par un connecteur ou par le lexique ; elles restent parfois implicites. Formellement, un élément (phrase ou membre de phrase) sera singularisé pour résumer le gain réflexif de l'analyse. Le raisonnement peut aussi s'achever par une pointe : elle introduit une variable inattendue ou un exemple frappant. Le troisième et dernier temps de la séquence fait apparaître de nouveaux objets : soit Tocqueville généralise, soit il propose une comparaison.

Donnons un exemple

Chez les peuples démocratiques, les individus sont très faibles : mais l'État, qui les représente tous et les tient tous dans sa main, est très fort. Nulle part les citoyens ne paraissent plus petits que dans une nation démocratique. Nulle part la nation elle-même ne semble plus grande et l'esprit ne s'en fait plus aisément un vaste tableau. Dans les sociétés démocratiques, l'imagination se resserre quand ils songent à eux-mêmes ; elle s'étend indéfiniment quand ils pensent à l'État. Il arrive de là que les mêmes hommes qui vivent petitement dans d'étroites demeures visent souvent au gigantesque dès qu'il s'agit des monuments publics. (*DA*, II, 67)

Le complément circonstanciel initial autorise le déploiement de quatre prédicats attributifs. Le rythme accompagne le raisonnement : les constructions symétriques, les répétitions anaphoriques (« nulle part ») font valoir les antithèses portées par le lexique. Signe de son importance, le complément circonstanciel est répété (phrase 3 et 5) : repris en tête de phrase, il souligne la réorientation thématique de l'énoncé. Usant et abusant du complément circonstanciel, la pensée de Tocqueville transforme l'objet politique qu'elle veut cerner (la démocratie) en un cadre concret où apparaissent les faits ou les régularités observés. Le complément circonstanciel dissimule en réalité une relation de cause : c'est *parce que* les sociétés sont démocratiques que les individus y sont faibles et l'État puissant. Cette relation est parfaitement réversible : la circularité du raisonnement est ainsi occultée par le jeu des compléments circonstanciels. Ils donnent l'impression que la pensée s'arrime à un élément concret alors qu'elle ne fait que dérouler, avec un art consommé, son propre système.

L'étude de la structure logique de la séquence montre la porosité de la frontière entre la relation logique de cause à conséquence et la pratique rhétorique de l'expolition. Ce terme désigne l'art de varier l'expression d'une même idée dans le discours. Le second complément circonstanciel antéposé montre le passage entre expolition (phrases 1 à 4) et la conséquence. Le fonctionnement de l'imagination (phrase 5) se déduit de l'organisation socio-politique ; le texte marque ensuite fortement le lien logique : « il arrive de là que [...] ». La conséquence est pourtant affirmée et non prouvée. Sa vraisemblance tient à ce que la dernière phrase reprend l'opposition binaire qui structure l'ensemble du texte. Le destinataire est ainsi invité à transférer les qualités du discours sur le monde qu'il décrit. La cohérence du réel est homogène à la parole qui la dévoile. L'opération mentale par laquelle le lecteur tend à identifier l'objet représenté et le processus de représentation constitue à proprement parler l'enjeu rhétorique du texte ; valider

ce transfert, c'est se ranger à l'avis de Tocqueville. Interroger les conditions langagières qui poussent le lecteur à le faire, c'est là précisément le travail du stylisticien. Les qualités littéraires de l'expression signalent quant à elles que la frontière entre argumentation et persuasion, entre les raisons tirées de l'esprit et celles qui s'adressent au corps, est bien mince.

Ce texte est en effet emblématique des ambiguïtés de Tocqueville. Du verbe « être », on glisse à ses équivalents modalisés : « paraissent », « semblent ». Tocqueville ne nuance pas sa pensée. Il restitue un point de vue : « l'esprit s'en fait [...] un vaste tableau » ; « l'imagination se resserre » ou « s'étend ». La pensée sociologique s'exprime par le champ notionnel de la vision. Mais à qui attribuer le point de vue qui s'exprime ainsi ? Dans la phrase 5, il s'agit de celui des membres des « sociétés démocratiques ». Dans les phrases qui précèdent, l'évaluation pourrait être tout aussi bien assumée par l'auteur lui-même. Le fonctionnement de l'imaginaire démocratique rencontre donc celui de Tocqueville. Pris par son effort pour rejoindre la pensée démocratique, pour en saisir la genèse, il s'identifie en partie à son objet. C'est pourquoi l'existence du phénomène (phrase 1 et 2) est ramenée à la perception qu'en ont les hommes (phrases 3 à 6), car c'est elle *in fine* qui agit, aussi bien dans le texte que dans la réalité. C'est en effet le point de vue des membres de la démocratie sur leurs propres institutions qui les fait construire des « demeures étroites » et de « gigantesques » « monuments publics ». Ainsi se révèle l'objet propre de la sociologie de Tocqueville : elle cherche à mettre au jour la relation (qu'elle juge déterminante et qu'elle nomme influence) entre la perception que les acteurs sociaux se font d'eux-mêmes et de leur société et l'action.

Cette démonstration brillante repose cependant sur des notions labiles, comme le montre l'exemple du mot « nation ». La structuration du lexique dans le texte permet en effet de dégager deux acceptions très différentes subsumées (ou confondues) en un signifiant unique :

- i) « dans une nation démocratique » commute avec « chez les peuples démocratiques », « dans les sociétés démocratiques » : le SP et l'adjectif « démocratique » signalent que ces trois expressions sont synonymes en contexte.
- ii) dans la proposition « nulle part la nation elle-même ne semble plus grande », « nation » sert de thème ; le mot commute avec « État » (« très fort ») dans une même opposition à deux SN synonymes : « les individus », « les citoyens », ce dernier étant repris par « ils » et « eux-mêmes ».

On le voit : l'étude stylistique du lexique signale les ambiguïtés de l'épistémologie de Tocqueville. La dernière tient à la posture même du locuteur. Est-il un pur sociologue ? On lira alors la dernière phrase comme un simple constat : relevée et mise en valeur par le SN « les mêmes hommes » (un agent unique produit des procès opposés), l'apparente contradiction du comportement décrit se résout. Tocqueville est-il moraliste ? Dans ce cas, on ne manquera pas de trouver quelque ironie dans la phrase finale, fondée sur une disproportion. Au nom d'une valeur partagée entre le locuteur et son destinataire, le principe intellectuel de cohérence logique, les peuples démocratiques méritent d'être jugés inconséquents.

Les traits constitutifs de ce type de séquence se retrouvent très souvent :

Lorsque les conditions sont fort inégales, et que les inégalités sont permanentes, les individus deviennent peu à peu si dissemblables, qu'on dirait qu'il y a autant d'humanités distinctes qu'il y a de classes ; on ne découvre jamais à la fois que l'une d'elles, et, perdant de vue le lien général qui les rassemble toutes dans le vaste sein du genre humain, on n'envisage jamais que certains hommes et non pas l'homme.

Ceux qui vivent dans ces sociétés aristocratiques ne conçoivent donc jamais d'idées fort générales relativement à eux-mêmes, et cela suffit pour leur donner une défiance habituelle de ces idées et un dégoût instinctif pour elles. (DA, II, 23)

Là encore, le texte s'ouvre par un complément circonstanciel de temps ; il est repris par le SP « dans ces sociétés aristocratiques », dont il est la paraphrase définitive. La relation de cause à conséquence est exprimée par la corrélation intensive, par le participe présent, par le connecteur « donc » et par le lexique. L'expression récapitulative « et cela suffit pour » signale l'achèvement du travail déductif. Le fait particulier, le « dégoût instinctif », s'explique par son insertion dans l'ensemble des traits qui caractérisent la société aristocratique ; mais, en retour, l'intégration du « petit » fait dans un système explicatif englobant donne à ce modèle socio-politique abstrait une consistance concrète. Des clausules binaires délimitent les frontières entre séquences ou microséquences : dans le *distinguo* entre « certains hommes » et « l'homme », le changement de déterminant fait jouer les deux sens du mot ; la symétrie des SN « défiance habituelle » et « dégoût instinctif » ménage une gradation. Ces effets relèvent de l'éloquence.

Chaque séquence textuelle est une unité à la fois close et ouverte. Des marques stylistiques en délimitent les frontières. Le complément circonstanciel antéposé en indique le début ; la pointe ou la généralisation en signale la fin. Il n'en reste pas moins que chaque cellule s'ouvre à des ensembles plus vastes. De nouveaux sens apparaissent. C'est ainsi que le texte précédemment cité entre en correspondance avec une séquence située à la page suivante :

Dans les siècles d'égalité, tous les hommes sont indépendants les uns des autres, isolés et faibles ; on n'en voit point dont la volonté dirige d'une façon permanente les mouvements de la foule ; dans ces temps, l'humanité semble toujours marcher d'elle-même. Pour expliquer ce qui se passe dans le monde, on est donc réduit à rechercher quelques grandes causes qui, agissant de la même manière sur chacun de nos semblables, les portent ainsi à suivre volontairement une même route. Cela conduit encore naturellement l'esprit humain à concevoir des idées générales et l'amène à en contracter le goût. (*DA*, II, 24)

La structure logique est ici portée par le lexique (« pour expliquer », « rechercher quelques grandes causes ») ; l'enjeu et la méthode de l'auteur s'inscrivent ainsi de manière transparente dans le texte. Le rôle de la métaphore de mouvement est plus ambigu. D'une part, elle s'applique au phénomène observé (« la volonté dirige », « l'humanité semble marcher », les « causes portent » les hommes à « suivre [...] une même route ») ; et de l'autre, elle traduit le dynamisme prêté à la pensée, lequel apparaît d'autant plus irrésistible qu'il est présenté comme commun aux individus décrits, à l'auteur qui les analyse et au lecteur qui les découvre. Cet effet tient à l'ambiguïté constitutive du « on », déjà manifeste dans le texte précédent. La première occurrence renvoie manifestement à l'auteur ; la seconde englobe tous les hommes vivant « dans les siècles d'égalité ». Le style rend ainsi homogènes les niveaux d'énonciation dont il relève, les éléments qui le constituent. Cela explique l'effet de cohérence si caractéristique de l'écriture de *DA*, lui-même source de la force de conviction du texte.

Il arrive cependant que la démonstration devienne une véritable fiction spéculative, où les arguments s'enchaînent sans s'encombrer d'aucune procédure de vérification empirique :

Quand la religion est détruite dans un peuple, le doute s'empare des portions les plus hautes de l'intelligence et il paralyse à moitié toutes les autres. Chacun s'habitue à n'avoir que des notions confuses et changeantes sur les matières qui intéressent le plus ses semblables et lui-même ; on défend mal ses opinions ou on les abandonne, et, comme on désespère de pouvoir, à soi seul, résoudre les plus grands problèmes que la destinée humaine présente, on se réduit lâchement à n'y point songer.

Un tel état ne peut manquer d'énerver les âmes ; il détend les ressorts de la volonté et il prépare les citoyens à la servitude. (*DA*, II, 30-31)

Les notions générales se suivent : « la religion », « le doute », « l'intelligence », « les plus grands problèmes de la destinée », « les ressorts de la volonté ». L'homme est une machine, Tocqueville en connaît les pièces. Le site humain où se découvrent les lois de l'esprit est on ne peut plus universel : « un peuple », « chacun », « on », « les âmes », « les citoyens ». Cette fiction reprend la structure d'un récit. L'enchaînement narratif y est porté par l'aspect verbal. L'accompli « est détruite » s'oppose à l'inaccompli des verbes qui suivent : « s'empare » est inchoatif, « paralyse » et « s'habitue » sont nettement progressifs. Les verbes « défend » et « désespère » s'inscrivent dans le temps non borné de la généralité. L'aspect terminatif est en revanche sensible dans la périphrase « on se réduit à n'y point songer » ; l'achèvement d'une phase conduit à la suivante : « il prépare les citoyens à la servitude ». Le récit fonde son autorité sur la présupposition de vraisemblance logique qui règle l'ordre des procès. Le rythme propre à la séquence narrative donne l'illusion d'une prise concrète sur la réalité. Une fois encore, la maîtrise d'un protocole discursif crée les conditions de l'adhésion.

De la démonstration à la fiction spéculative, il n'est qu'un pas, que le texte parfois franchit. Il s'appuie pour cela sur les ressources de l'analogie

Dans les aristocraties, la langue doit naturellement participer au repos où se tiennent toutes choses. On fait peu de mots nouveaux, parce qu'il se fait peu de choses nouvelles ; et fût-on des choses nouvelles, on s'efforcera de les peindre avec les mots connus et dont la tradition a fixé le sens.

S'il arrive que l'esprit humain s'y agite enfin de lui-même, ou que la lumière, pénétrant du dehors, le réveille, les expressions nouvelles qu'on crée ont un caractère savant, intellectuel et philosophique qui indique qu'elles ne doivent pas la naissance à une démocratie [...]. On vit alors en France un néologisme érudit [...].

Toutes les nations d'Europe donnèrent successivement le même spectacle. Le seul Milton a introduit dans la langue anglaise plus de six cents mots, presque tous tirés du latin, du grec ou de l'hébreu. (*DA*, II, 84)

L'adverbe « naturellement » signale les fobdements idéologiques que le discours ne veut interroger. Le verbe « participer » exprime un présupposé de cohérence et d'intelligibilité entre les différents aspects de la réalité. Cette vision de l'ordre des choses n'est ni vraie ni fausse : le style la rend plausible. On comprend pourquoi le rythme de cette prose n'est pas seulement l'ornement de la pensée mais son expression sensible. Le polyptote – « on fait », « il se fait », « fût-on » – matérialise pour l'oreille l'accord postulé et recherché entre les mots et les choses. Au centre de la séquence, on rencontre un fait apparemment contraire à la thèse mais dont l'explication peut finalement se formuler dans les cadres mêmes de la démonstration. Le texte s'achève par un exemple dont la pertinence engage par synecdoque celle de tout le raisonnement qui précède.

Quelques variantes typologiques

On l'a vu. Le travail démonstratif du texte donne au complément circonstanciel une importance primordiale :

Dans les démocraties, où le bras du gouvernement va chercher chaque homme en particulier au milieu de la foule pour le plier isolément aux lois communes, il n'est pas besoin de semblable intermédiaire [...]. (*DA*, II, 241)

Dans les siècles démocratiques, où les hommes sont tous très petits et fort semblables, chacun, en s'envisageant soi-même, voit à l'instant tous les autres. (*DA*, II, 93)

Dans les pays où la richesse, comme le pouvoir, se trouve concentrée dans quelques mains et n'en sort pas, l'usage des biens de ce monde appartient à un petit nombre d'individus toujours le même. (*DA*, II, 62)

Parmi tous les traits susceptibles de définir la démocratie, la proposition relative isole et retient celui qui mérite d'être pris en considération dans le cadre de la démonstration. La relative introduit des éléments censés faire l'accord des esprits, parce qu'ils ont été préalablement établis. Mobilisant un savoir commun que le locuteur, bon pédagogue, replace dans l'esprit du lecteur, la relative renforce le rôle explicatif dévolu au complément circonstanciel. Quand l'antécédent n'est pas caractérisé (exemple 3), la relative déterminative fonctionne comme la périphrase de l'adjectif « aristocratique » ; au lecteur de la décrypter. Le travail argumentatif confié à la relative au sein d'un complément circonstanciel peut être rempli par une subordonnée conjonctive : « lorsque les conditions sont inégales et les hommes dissemblables, il y a quelques individus et très éclairés, très savants, très puissants par leur intelligence, et une multitude très ignorante et fort bornée. Les gens qui vivent dans ces temps d'aristocratie [...] » (*DA*, II, 17).

Créant un système d'équivalences propres aux besoins de la démonstration, le texte modèle petit à petit la culture politique de son lecteur et le prédispose à recevoir ses leçons. C'est ainsi que page 61, il impose la synonymie des expressions « dans des siècles de privilèges » et « dans les siècles aristocratiques ». Par jeu des anaphores, le texte s'auto-explique et introduit le lecteur au cœur de la pensée de Tocqueville :

Dans les siècles démocratiques, éclairés et libres, les hommes n'ont rien qui les sépare ou les retienne à leur place [...]. Chez ces nations, le serviteur ne se considère jamais comme entièrement étranger aux plaisirs et aux travaux du maître [...]. (*DA*, II, 51)

Dans les pays aristocratiquement et hiérarchiquement organisés, le pouvoir ne s'adresse jamais directement à l'ensemble des gouvernés. [...] Chez les peuples aristocratiques, la société ne connaît, à vrai dire, que le père. » (*DA*, II, 241)

Les mots « siècles » et « pays » renvoient l'un au temps, l'autre à l'espace. Ils sont repris par « nations » et « peuples ». Chez Tocqueville, les coordonnées concrètes de l'histoire ou de la géographie ne méritent d'être prises en compte que rapportées au modèle d'organisation politique qui les façonne. Le comparatisme sociologique, les confrontations historiques ne sont invoqués que pour préciser les modalités d'action du « fait générateur ». Ainsi s'éclaire l'apparent oxymore de « peuples aristocratiques » : il s'agit en réalité d'une ellipse, qui pérennise à sa manière la théorie de l'auteur. Dans sa perspective, les peuples qui vivent dans une société fondée sur l'inégalité des conditions peuvent à bon droit être nommés « aristocratiques ». Le texte se soucie peu du site anthropologique concret où s'incarne le type de structure socio-politique qu'il décrit : pays, peuple, siècle, nation sont ici des équivalents interchangeables. Ce sont autant de formes qui servent de support, d'étayage à l'analyse du modèle.

Chez les peuples aristocratiques, les familles restent pendant des siècles dans le même état, et souvent dans le même lieu. Cela rend, pour ainsi dire, toutes les générations contemporaines. Un homme connaît presque toujours ses aïeux et les respecte ; il croit déjà apercevoir ses arrière-petits-fils, et il les aime. Il se fait volontiers des devoirs envers les uns et les autres, et il lui arrive fréquemment de sacrifier ses jouissances personnelles à ces êtres qui ne sont plus ou qui ne sont pas encore. [...]

Chez les peuples démocratiques, de nouvelles familles sortent sans cesse du néant, d'autres y retombent sans cesse, et toutes celles qui demeurent changent de face ; la trame des temps se rompt à tout moment, et le vestige des générations s'efface. On oublie aisément ceux qui vous ont précédé, et l'on a aucune idée de ceux qui vous suivront. Les plus proches seuls intéressent. (*DA*, II, 127)

Une fois encore, les limites de chaque séquence sont déterminées d'une part à l'aide du complément circonstanciel antéposé et de l'autre par des effets relevant de l'art de la clause. Singularisée par sa brièveté, la phrase finale clôt énergiquement la démonstration ; renvoyant à deux groupes humains préalablement cités, les relatives symétriques ont un effet de récapitulation qui donne l'impression de l'achèvement.

La cohérence démonstrative s'appuie sur un réseau prévisible d'oppositions. Puisque démocratie et aristocratie sont les miroirs inverses l'une de l'autre, il suffit de prédiquer A à propos de l'une pour déduire non A à propos de l'autre. Les oppositions sont d'autant plus nettes qu'elles s'enracinent dans le fond métaphorique qui structure notre représentation du monde. C'est ainsi que le sème /immobilité/ affecté à l'aristocratie est à la fois définitoire et opératoire. Associé au thème « famille », le procès « reste », surdéterminé par la répétition du déterminant indéfini « même », forme une proposition reprise par un verbe de sens causatif : « cela rend ». À partir de cette matrice, on déduit les verbes « sortent », « retombent », « changent » pour les familles démocratiques. Si la stabilité temporelle est marquée par la densité et la précision du lexique de la génération dans le premier cas, la pauvreté et l'abstraction de ce même vocabulaire exprimera l'absence de toute continuité dans le cas opposé. Le déterminant indéfini appréhende le père aristocratique dans sa singularité exemplaire : à partir du SN « un homme » se déploie le réseau formé par « ses aïeux » et « ses arrière-petits-fils », repris par les anaphoriques « les uns, les autres », « ces êtres qui [...] ou qui [...] ». Le rythme binaire donne le sentiment d'un ordre pérenne, tandis que le possessif et la répartition identique des actants autour des verbes transitifs (bivalents puis trivalents) manifestent la prégnance du lien familial. En revanche, dans la séquence suivante, le mot famille est, si je puis dire, orphelin ; les actants sont désignés de façon abstraite par « on », par « ceux qui » (le morphème « ceux » n'est pas spécifique à l'expression du trait /humain/), ou par l'indéfini « les plus proches ».

La démonstration de Tocqueville ne se fonde pas seulement sur des opérations logiques. La littérarité du langage qui les met en œuvre les infléchit. Mais cette dimension esthétique du texte est-elle assumée par l'auteur ? Est-elle même avouable ? Tocqueville convainc aussi parce qu'il séduit. Il n'est pas sûr que le texte consente à ce retour sur lui-même qui mettrait pleinement en lumière le rôle et l'efficacité des techniques de la persuasion.

Chapitre 2

Portraits et analyses notionnelles

La séquence fondée sur un thème dominant (mais qui n'est pas nécessairement unique) ne présente pas le même degré de cohésion que la précédente. La continuité entre les phrases est assurée non par des relations logiques mais par des anaphores ou des récurrences lexicales. Entre le premier et le second paragraphe du texte ci-dessous, la différence de ton frappe avant même qu'on puisse en donner la raison :

L'Américaine, d'ailleurs, ne tombe jamais dans les liens du mariage comme dans un piège tendu à sa simplicité et à son ignorance. On lui a appris d'avance ce qu'on attendait d'elle, et c'est d'elle-même et librement qu'elle se place sous le joug. Elle supporte courageusement sa condition parce qu'elle l'a choisie.

Comme en Amérique la discipline paternelle est fort lâche et que le lien conjugal est fort étroit, ce n'est qu'avec circonspection et avec crainte qu'une jeune fille le contracte. On n'y voit guère d'union précoce. Les Américaines ne se marient donc que quand leur raison est exercée et mûrie ; tandis que la plupart des femmes ne commencent d'ordinaire à exercer et mûrir leur raison dans le mariage. (*DA*, II, 252)

Malgré l'unité argumentative, le lecteur perçoit bien deux unités textuelles aux propriétés distinctes. La seconde nous est familière : le complément circonstanciel antéposé précède l'indication d'un comportement moral. Le lien de cause à conséquence unifie la composition. Fondée sur un polyptote, la comparaison finale élargit l'analyse. L'unité de la première séquence n'est pas logique mais thématique. L'anaphore est l'outil linguistique grâce auquel elle se construit. Même lorsque le SN « l'Américaine » ou ses substituts pronominaux ne figurent pas en tête de phrase, l'actant secondaire « on » n'est introduit que pour être situé par rapport au thème dominant. Plus statique, plus énumératif, ce type de séquence permet d'introduire des portraits, de présenter des notions.

Portraits

le portrait offre à Tocqueville l'occasion de montrer comment l'idée – le modèle socio-politique que construit la vision – rencontre et façonne la réalité humaine. Le portrait retient en ce qu'il exprime un rapport de force entre l'individu (ou le type) et les coordonnées sociales qui l'enserment de toutes parts sans pour autant réduire à rien sa marge de manœuvre. Le portrait dessine ainsi la cartographie d'une liberté précaire :

Tous les prêtres américains connaissent l'empire intellectuel que la majorité exerce, et le respectent. Ils ne soutiennent jamais contre elle que des luttes nécessaires. Ils ne se mêlent point aux querelles des partis, mais ils adoptent volontiers les opinions générales de leur pays et de leur temps [...]. Ils s'efforcent de corriger leurs contemporains, mais ils ne s'en séparent point. L'opinion publique ne leur est donc jamais ennemie ; elle les soutient plutôt et les protège, et leurs croyances règnent à la fois par les forces qui leur sont propres et par celles de la majorité qu'ils empruntent. (*DA*, II, 37)

Le portrait adopte une composition quasi musicale, tant les deux actants majeurs semblent se répondre en un contrepoint qui traduit aussi bien l'art de Tocqueville que celui des sujets observés. La différence de dénomination entre les deux actants du texte est frappante : le premier actant est désigné par un syntagme unique. Il ouvre le texte ; il est repris par les

pronoms personnels, « ils » le plus souvent, « les » ou « leur ». Éliminant « les prêtres américains » en tant qu'agent du procès, une variante significative se focalise sur le résultat effectif de leur stratégie : « leurs croyances règnent ». L'expression fait écho à la métaphore initiale (« l'empire intellectuel » de « la majorité »). Le rapport de force n'est donc pas inversé, mais aménagé. En revanche, une multitude de termes renvoient au second actant : « la majorité » les « querelles des partis », « les opinions générales de leur pays et de leur temps », « leurs contemporains », « l'opinion publique », « la majorité ». La diversité du lexique traduit la possibilité d'affrontements multiples.

Faiblement remise en cause par l'accession d'un second actant à la position de sujet, la continuité thématique garantit la lisibilité du texte mais aussi celle du réel. Le style est ici l'opérateur du grand récit spéculatif selon lequel l'intelligibilité des choses se reflète dans celle qu'autorise un langage policé. De fait, la perception par le lecteur d'un ordre poétique du discours est immédiatement reversée au crédit de l'auteur, dont la vision du monde s'en trouve légitimée :

L'habitant des États-Unis s'attache aux biens de ce monde, comme s'il était assuré de ne point mourir, et il met tant de précipitation à saisir ceux qui passent à sa portée, qu'on dirait qu'il craint à chaque instant de cesser de vivre avant d'en avoir joui. Il les saisit tous, mais sans les étreindre, et il les laisse bientôt échapper de ses mains pour courir après des jouissances nouvelles.

Un homme, aux États-Unis, bâtit avec soin une demeure pour y passer ses vieux jours, et il la vend pendant qu'on en pose le faîte ; il plante un jardin, et il le loue comme il allait en goûter les fruits ; il défriche un champ, et il laisse à d'autres le soin d'en récolter les moissons. Il embrasse une profession, et il la quitte. (*DA*, II, 171)

Gage de véracité, l'ordre des choses ainsi exprimé est garanti par un commentaire omniprésent : « comme s'il était assuré de ne point mourir », « qu'on dirait qu'il craint [...] avant d'en avoir joui », « mais sans les étreindre », « pour courir après des jouissances nouvelles ». Les marques de l'hypothèse s'effacent au profit de la certitude omnisciente : le sujet est « radiographié » ; son intériorité est percée à jour. Le ton d'autorité adopté tient sans doute à la reprise du thème prestigieux de la vanité, si cher à l'anthropologie classique. Le SN « les biens de ce monde » est trop abstrait, trop inscrit dans le discours analytique, pour que le portrait verse dans le récit. En revanche, le lexique concret du second paragraphe pourrait davantage infléchir le texte du côté narratif, si l'aspect sécant du présent n'empêchait la constitution d'une chronologie. Rien n'assure aussi que l'homme qui a vendu sa maison soit aussi celui qui ait planté un jardin. Le texte se compose d'une succession de petits scénarios indépendants les uns des autres. Ils sont construits grâce à la conjonction « et ». Celle-ci relie les procès dans le temps et fait ainsi ressortir l'inconséquence burlesque de l'agent responsable. L'identité de la construction dégage la grande loi de l'uniformité dans l'inquiétude, si caractéristique de l'âge démocratique. La réussite du portrait selon Tocqueville tient donc, semble-t-il, à la tension maîtrisée entre le rendu du fait, sa vivacité, et les exigences de la généralité. L'affleurement d'une dynamique narrative ne s'oppose pas à la reconnaissance du jeu des causes et des effets, toujours relié à la grande thèse socio-politique qui structure l'ouvrage.

L'analyse de la continuité thématique n'est pas simplement une lubie de stylisticien. Elle s'avère décisive dans la lecture du texte le plus célèbre de Tocqueville :

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée

de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche, mais il ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur, mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leur plaisir, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leur succession, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? (*DA*, II, 385)

Tocqueville ne définit pas le despotisme démocratique ; il l'imagine. Entre la totalité inorganisée – « une foule innombrable d'hommes semblables et égaux » – et l'unité – « chacun d'eux » –, aucun corps intermédiaire, aucune institution médiatrice. La place du thème est le lieu du texte où la vision inspirée (« je veux imaginer », « je vois ») se convertit en pensée politique. L'individu est devenu la mesure de toute chose. La répétition du pronom « il » le montre, et surtout la récurrence du déterminant possessif devant des SN que le texte départage deux classes inégales, distinguées par le connecteur « quant à » : « ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ». L'universalité est donc appréhendée selon les termes de l'intimité bourgeoise. La relation spécifiquement politique, elle, a disparu : « quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ». Les négations sont révélatrices : le riche réseau des associations, des solidarités s'efface au profit d'une relation hiérarchique unique, dissymétrique : mesure de toute chose, l'individu n'est plus que l'objet d'un seul agent, le « pouvoir immense et tutélaire ». La succession des pronoms « il » définit le despotisme en acte : les influences s'exercent de façon univoque ; toute possibilité d'initiative est confisquée au profit exclusif de l'État.

La très grande force de ce texte visionnaire consiste paradoxalement à refuser le plus possible la tentation de la métaphore et de l'allégorie ; le dérèglement radical des liens sociaux est signifié par la syntaxe. L'espace politique est sobrement construit comme articulant deux dimensions, deux cinétismes : la foule tourne (métaphore synthétique de toutes les inquiétudes démocratiques) ; la verticalité est le domaine du pouvoir (« au-dessus », « s'élève »). Morne et abstrait, le grand théâtre du despotisme congédie l'invention au profit de l'expression purement syntaxique des nouveaux rapports entre les hommes. La politique est, si l'on peut dire, évidée de sa chair poétique. À ce tableau désolant d'individus insensibles, il convient d'ajouter la peinture tout aussi visionnaire (et apparemment contradictoire) d'une sentimentalité universelle : « ils montrent une compassion générale pour tous les membres de l'espèce humaine » (*DA*, II, 208). Le règne de l'émotion confondue avec la morale n'empêche pas l'atonie des liens politiques entre citoyens morcelés par le despotisme démocratique.

L'analyse notionnelle

L'analyse notionnelle conjure par le travail sur le rythme la monotonie inhérente à ce type de séquence. Dans le passage célèbre consacré à « la doctrine de l'intérêt bien entendu », les deux premiers paragraphes s'ouvrent par le même syntagme, invariablement repris par le pronom « elle » :

La doctrine de l'intérêt bien entendu est une doctrine peu haute, mais claire et sûre. Elle ne cherche pas à atteindre de grands objets ; mais elle atteint sans trop d'efforts tous ceux auxquels elle vise. Comme elle est à la portée de toutes les intelligences, chacun la saisit aisément et la retient sans peine. S'accommodant merveilleusement des faiblesses des hommes, elle obtient facilement un grand empire, et il ne lui est point difficile de le conserver, parce qu'elle retourne l'intérêt personnel contre lui-même et se sert, pour diriger les passions, de l'aiguillon qui les excite.

La doctrine de l'intérêt bien entendu ne produit pas de grands dévouements ; mais elle suggère chaque jour de petits sacrifices ; à elle seule, elle ne saurait faire un homme vertueux ; mais elle forme une multitude de citoyens réglés, tempérants, modérés, prévoyants, maîtres d'eux-mêmes ; et si elle ne conduit pas directement à la vertu par la volonté, elle en rapproche insensiblement par les habitudes.

Si la doctrine de l'intérêt bien entendu venait à dominer entièrement le monde moral, les vertus extraordinaires seraient sans doute plus rares. Mais je pense qu'alors les grossières dépravations seraient moins communes. La doctrine de l'intérêt bien entendu empêche peut-être quelques hommes de monter fort au-dessus du niveau ordinaire de l'humanité ; mais un grand nombre d'autres qui tombaient au-dessous la rencontrent et s'y retiennent. Considérez quelques individus, elle les abaisse. Envisagez l'espèce, elle l'élève. (DA, II, 155)

L'étude du rythme repose sur trois critères : des critères numériques, le nombre des syllabes ou des accents dans une phrase ou un membre de phrase ; un critère mélodique, fondé sur l'opposition entre apodose et protase, et leur volume respectif ; un critère positionnel, enfin, le seul qui nous retiendra, qui s'intéresse à la place et l'ordre des mots et dégage les effets de mise en valeur qui en résultent. L'analyse de « la doctrine de l'intérêt bien entendu » ne relève pas du genre épideictique. Il n'est pas question de célébrer une valeur reconnue, communément acceptée. Il s'agit bien au contraire de la faire agréer, en la défendant contre les objections susceptibles de la ruiner. Une question sous jacente commande l'organisation du texte : quel crédit accorder à « la doctrine de l'intérêt bien entendu » ? Le débat situe clairement le texte du côté du genre délibératif.

Le texte ne retient qu'une seule objection. Elle est présentée dans un système concessif auquel la conjonction « mais » sert de pivot. Certes, cette doctrine est « peu noble » (cette litote minore le dégoût de l'aristocrate face à l'ignoble) ; elle se fonde sur l'intérêt et non sur la vertu ou l'énergie ; mais c'est précisément pourquoi elle convient aux âges démocratiques. Le premier paragraphe repose sur l'opposition entre les trois premières phrases, sans complément circonstanciel détaché, et les trois dernières, plus étoffées, et où la place du complément circonstanciel varie. Une fois l'objection contournée par le mécanisme concessif, les propositions de cause confirment le choix du locuteur. Détachée en tête de phrase, la subordonnée reprend l'acquis argumentatif des premières phrases. Le texte se paraphrase, jusqu'à l'introduction de l'idée nouvelle, apportée par la proposition détachée en fin de phrase, et qui clôt le premier paragraphe. Répétitions de mots et antithèses sont soulignées par la symétrie des constructions : le procédé culmine dans le troisième paragraphe, dans lequel le locuteur s'investit (« je pense ») avant de lancer un appel énergétique à son lecteur (« considérez », « envisagez »). La métaphore cinétique et spatiale structure le texte. Dans le premier paragraphe, l'expression de la verticalité est faiblement marquée (« doctrine peu haute » qui « ne cherche pas à atteindre de grands objets »). Le mot « empire » oriente l'esprit vers la saisie d'une extension horizontale, ce que confirment les verbes de mouvement « dirige », « conduit », « rapproche », qui tous neutralisent l'opposition du haut et du bas au profit d'un simple déplacement. Si la métaphore de la verticalité revient dans le texte, ce n'est pas seulement parce qu'elle révèle les hantises de Tocqueville l'aristocrate ; c'est aussi en raison

de l'aporie argumentative du texte. Comme le montre la métaphore agentive – cette doctrine « produit », « suggère », « ne saurait faire », « forme » –, l'argument en faveur de l'intérêt est circulaire. Le seul avantage de la doctrine de l'intérêt, c'est précisément l'intérêt qu'on peut en attendre. L'hypothèse finale résume tout : « si la doctrine de l'intérêt bien entendu venait à dominer entièrement le monde moral [...] ». Le verbe « dominer » n'a pas l'homme pour agent mais un système. Engagé dans l'histoire, l'individu est amené à renoncer au sentiment euphorique de sa singularité, à la capacité d'imposer son être propre face au monde.

L'éloquence de Tocqueville relève du clair obscur : maître des rythmes de la prose française, le locuteur semble progresser infailliblement vers son but. Les métaphores et l'organisation thématique du texte font pourtant affleurer le non dit d'une inquiétude ; elle porte sur le caractère inéluctable d'une histoire qui dépossède l'individu de l'essentiel de sa maîtrise sur son destin.

Quelques variantes typologiques

La première des variantes est bien connue : c'est le parallèle, qui consiste à alterner l'analyse de deux notions afin de jouer de leur contraste. Le parallèle de l'individualisme et de l'égoïsme est célèbre (*DA*, II, 125). Si l'aristocratie sert de faire valoir à la démocratie, de même l'égoïsme, vice bien connu, permet de dégager la spécificité d'un phénomène nouveau, l'individualisme. L'opposition des notions morales ne reconduit pas cependant l'exacte opposition de l'aristocratie et de la démocratie, laquelle structure le champ socio-politique : « l'égoïsme [...] n'appartient guère plus à une forme de société qu'à une autre ». La lisibilité du parallèle oblige à ce que les deux notions soient confrontées point par point en fonction d'un terme de comparaison commun : « l'égoïsme est un amour passionné [...] » ; « l'individualisme est un sentiment réfléchi ». La variable lexicale renvoie à des sous-classes psychologiques ; leur reconnaissance par le lecteur suppose une mise en ordre préalable, un savoir partagé où puise l'orateur. Le jeu des synonymes fait valoir la capacité de distinction : « l'égoïsme naît d'un instinct aveugle ; l'individualisme procède d'un jugement erroné plutôt que d'un sentiment dépravé. Il prend sa source dans les défauts de l'esprit autant que dans les vices du cœur ». Les trois verbes synonymes signalent l'unité de l'étude. Le texte fait ensuite manœuvrer tout le paradigme de la psychologie classique, fondé sur la vieille opposition de l'entendement (« jugement », « esprit ») et de la passion (« instinct, sentiment, cœur »). Toute cette rhétorique repose sur la disposition eurhythmique d'un stock lexical consacré par la tradition. Mais on peut douter des capacités descriptives d'une telle analyse quand, d'une phrase à l'autre, un « plutôt que » se transforme si aisément en « autant que ».

Le parallèle semble plus ferme dans ce passage moins cité mais qui, une fois délivré de sa gangue apologétique, fait écho à l'actualité :

Mahomet a fait descendre du ciel, et a placé dans le Coran, non seulement des doctrines religieuses, mais des maximes politiques, des lois civiles et criminelles, des théories scientifiques. L'Évangile ne parle, au contraire, que des rapports généraux des hommes avec Dieu et entre eux. Hors de là, il n'enseigne rien et n'oblige à rien croire. Cela seul, entre mille autres raisons, suffit pour montrer que la première de ces deux religions ne saurait dominer longtemps dans des temps de lumières et de démocratie [...]. (*DA*, II, 32)

Le parallèle convainc mieux quand il ne dépend pas d'une nomenclature lexicale préalable. L'essentiel ici tient à l'association de deux variables linguistiques : la première, d'ordre lexico-sémantique, oppose deux verbes, deux modes de transmission. Dans la première phrase, le sème /religieux/ unifie le sujet Mahomet et prédicat verbal étoffé « a fait descendre du ciel, et a placé

dans le Coran ». La continuité sémantique de la phrase est surdéterminée par une métaphore dynamique qui unit dans un même mouvement espace divin (« le ciel ») et référent humain (« le Coran »). La soumission du profane au sacré est totale, à cette impertinence près que le prophète se voit créditer d'une initiative (« fait descendre ») que le croyant réserverait sans doute à Dieu seul. Le point de vue de Tocqueville sur la saturation religieuse qui caractérise selon lui l'espace musulman procède donc d'un regard strictement laïc. À propos l'Évangile, le texte opère une disjonction isotopique entre le sujet (religieux) et verbe (profane). Dans cet emploi, le verbe « parle » est en effet d'une sobriété prosaïque qui contraste avec le déploiement de la mise en scène de la révélation mahométane. La deuxième variable engage quant à elle la syntaxe : aux quatre compléments d'objet s'oppose le complément unique de la phrase rapportée à l'Évangile. La coordination marquée (« non seulement mais ») surdétermine le processus énumératif et fait valoir la diversité lexicale des objets dont s'occupe le Coran. À cette affirmation de la multiplicité s'oppose le jeu des négations, restrictives d'abord (il « ne parle que des [...] ») et partielle ensuite (« il n'enseigne rien », « n'oblige à rien »). La conclusion procède d'une analyse qu'on peut contester ou nuancer, mais qui engage des procédures argumentatives plus variées et plus inventives que dans l'exemple précédent.

De la démocratie en Amérique présente de nombreux passages où le modèle démonstratif se combine à la séquence à thème dominant :

Quand les citoyens sont classés suivant le rang, la profession, la naissance, et que tous sont contraints de suivre la voie à l'entrée de laquelle le hasard les a placés, chacun croit apercevoir près de soi les dernières bornes de la puissance humaine, et nul ne cherche plus à lutter contre une destinée inévitable. Ce n'est pas que les peuples aristocratiques refusent absolument à l'homme la faculté de se perfectionner. Ils ne la jugent point indéfinie ; ils conçoivent l'amélioration, non le changement ; ils imaginent la condition des sociétés à venir meilleure, mais non point autre ; et tout en admettant que l'humanité a fait de grands progrès et qu'elle peut en faire quelques-uns encore, ils la renferment d'avance dans de certaines limites infranchissables. [...]

Et comme rien ne remue autour d'eux, ils se figurent volontiers que tout est à sa place. C'est alors que le législateur prétend promulguer des lois éternelles, que les peuples et les rois ne veulent élever que des monuments séculaires et que la génération suivante se charge d'épargner aux générations futures le soin de régler leurs destinées. (*DA*, II, 43-44)

La première phrase renvoie sans ambiguïté au type démonstratif : la longue proposition circonstancielle de temps est une périphrase qui renvoie au modèle « aristocratique ». « Quand » neutralise l'opposition de l'antériorité et de la simultanéité. Mais la différence entre l'aspect inaccompli des verbes de la principale et l'aspect accompli des participes passés de la subordonnée (« sont classés » et « a placés ») signale de manière nette la présence d'une succession chronologique que le lecteur convertit en relation causale. Le constat temporel dissimule l'hypothèse explicative : celle-ci semble se conformer aux données de l'observation alors qu'elle en est l'interprétation. La deuxième phrase introduit une rupture : elle ne fait pas progresser le raisonnement mais précise le point de vue aristocratique ; « ils conçoivent », « imaginent », « admett[ent] », « se figurent ». Marquée par le pronom « ils », la continuité thématique signale le passage d'un type de séquence à l'autre. L'analyse de l'idéologie aristocratique s'achève par une ironie : « et comme rien ne remue autour d'eux, ils se figurent volontiers que tout est à sa place ». De l'apparence, d'une simple perception inscrite dans un présent, la pensée aristocratique déduit hâtivement un système ; son dogmatisme n'est qu'un empirisme inavoué. Cette pique fait valoir *a contrario* la rigueur et l'audace conceptuelle de Tocqueville, locuteur émancipé des préjugés de sa caste. C'est ainsi que s'opposent nettement

le point de vue des acteurs de l'histoire – « prétend », « veulent », « se chargent » – et la vision transcendante de l'historien philosophe : celui-ci, après l'analyse, revient à l'enchaînement nécessaire des causes et des effets, introduit par « c'est alors que ». Mis en valeur par la focalisation, l'adverbe « alors » indique qu'un procès doit être accompli pour pouvoir engendrer le suivant. Insérée dans une démonstration, l'analyse idéologique devient ainsi un facteur explicatif apte à rendre compte aussi bien des institutions politiques, des arts, que des mentalités, bref de tous les aspects d'une civilisation.

Ce type de séquence, combinant des procédés d'écriture qui relèvent de deux types distinct, peut être dit « mixte » :

Dans la famille démocratique, le père n'exerce guère d'autre pouvoir que celui qu'on se plaît à accorder à la tendresse et à l'expérience d'un vieillard. Ses ordres seraient peut-être méconnus ; mais ses conseils sont d'ordinaire pleins de puissance. S'il n'est point entouré de respects officiels, ses fils du moins l'abordent avec confiance. Il n'y a point de formules reconnues pour lui adresser la parole ; mais on lui parle sans cesse, et on le consulte volontiers chaque jour. Le maître et le magistrat ont disparu ; le père reste. (*DA*, II, 242)

Comme toujours, le complément circonstanciel précise les conditions qui valident l'énoncé qui suit. Le portrait du père découle donc du caractère démocratique de la famille. Ce portrait confirme le pouvoir reconnu à la démocratie de modeler à son image toutes les réalités sociales, y compris les plus intimes. L'examen des syntagmes en position de thème montre aussi que le texte relève du second type. Certes, le nom « père » occupe rarement la fonction sujet, mais il n'est pas de phrase il n'apparaissent pas, sous la forme du déterminant possessif ou des pronoms complément d'objet. La variété des constructions est préservée sans que soit menacée la dominante thématique du passage. Les syntagmes « ses ordres » et « ses conseils » sont des attributs jugés caractéristiques ; « ses fils » et « on » désigne des actants secondaires qui servent à compléter le portrait du père. Ce sont autant de thèmes secondaires, que le texte dérive de la lexie organisatrice de la séquence.

Chapitre 3 Une écriture de l'exhaustion

Exhaustion : « terme de logique : action d'épuiser tous les cas possibles dans une question ». La définition de Littré est reprise par Bernard Dupriez dans son célèbre *Gradus*, page 73 : « l'exhaustion est la méthode qui épuise les arguments [...]. Le diallage [...] est le discours qui découle de cette méthode ; on y voit découler toutes sortes d'arguments tendant à la même conclusion ». Trêve de cuistrerie. Reconnaissons au mot exhaustion le mérite de signaler l'une des tendances les plus perceptible du style de Tocqueville. Elle opère aussi bien au niveau de la phrase que du texte. Dans le premier cas, l'homogénéité de la série est assurée par la grammaire. Dans une série de complétives, par exemple, la répétition de la conjonction facilite le repérage des arguments. Quand il s'agit du texte, l'énumération des raisons implique le recours à d'insistantes chevilles qui, si elles assurent la cohérence argumentative, émoussent aussi la tension et donne l'impression de l'émiettement. L'exhaustion témoigne donc elle aussi, et à sa manière, de l'équilibre précaire entre l'aspiration à la synthèse, qui transcende la diversité du réel, et le désir de mettre la vision théorique à l'épreuve des faits. Or, dès le début de *DA*, cette problématique se trouve mise en abîme.

L'énumération résulte de la décomposition en ses éléments constitutifs d'un objet de savoir synthétique : « une certaine méthode philosophique ». Se désignant à la curiosité du lecteur par son indétermination même, l'expression prépare et légitime l'investigation qui suit. L'anaphore finale signale l'achèvement de l'étude entreprise. L'exhaustion implique donc toujours la constitution de bornes textuelles qui la signalent et limitent ainsi l'expansion *a priori* incontrôlée du texte :

Échapper à l'esprit de système, au joug des habitudes, aux maximes de la famille, aux opinions de classe, et, jusqu'à un certain point, aux préjugés de nation ; ne prendre la tradition que comme un renseignement, et les faits présents que comme une utile étude pour faire autrement et mieux ; chercher par soi-même et en soi seul la raison des choses, tendre au résultat sans se laisser enchaîner au moyen, et viser au fond à travers la forme : tels sont les principaux traits qui caractérisent ce que j'appellerai la méthode philosophique des Américains.

Que si je vais plus loin encore, et que, parmi ces traits divers, je cherche le principal et celui qui peut résumer tous les autres, je découvre que, dans la plupart des opérations de l'esprit, chaque Américain n'en appelle qu'à l'effort individuel de sa raison. (*DA*, II, 9)

La perception d'une identité formelle (les infinitifs) organise la disparité des éléments juxtaposés. Elle guide le lecteur dans le repérage d'une isotopie structurante : qu'elle soit sociale (« famille », « classe », « nation ») ou intellectuelle (« système », « habitude », « maxime », « opinions », « préjugés », « tradition »), la notion d'autorité indique le point d'intersection où l'épistémologie (« fait », « étude », « raison des choses », « fond », « méthode ») rencontre l'organisation politique. Motivée par le présupposé de cohérence dont le lecteur favorablement disposé crédite le locuteur, la recherche interprétative que stimule l'écriture énumérative rencontre la démarche de l'auteur lui-même : « que si je vais plus loin encore [...] ». L'exhaustion qui déploie le divers est toujours une invitation pressante à trouver le « principal ». Or l'ambition épistémologique – « celui qui peut résumer *tous les autres* » – doit en rabattre : « je découvre que, dans *la plupart* des opérations de l'esprit [...] ». L'intelligibilité se conquiert contre la tentation de la totalité. La complexité du réel doit céder le pas face à une exigence intellectuelle majeure : expliquer, faire comprendre. Légitime, cette aspiration n'en sert pas moins un dessein politique, une intention démonstrative. L'exhaustion

est donc bien porteuse de la tension entre vérité et efficacité, qui structure le champ rhétorique depuis ses origines.

On retrouve la même structure énumérative dans d'autres textes. L'enjeu spéculatif est énoncé dans la première phrase : ce rappel de la thèse à défendre assigne à l'exhaustion un rôle démonstratif qui la justifie. Une expression de sens récapitulatif, assumée par le locuteur, lui permet de réaffirmer sa maîtrise sur le texte :

La situation des Américains est donc entièrement exceptionnelle, et il est à croire qu'aucun peuple démocratique n'y sera jamais placé. Leur origine toute puritaine, le pays même qu'ils habitent et qui semblent détourner leur intelligence de l'étude des sciences, des lettres et des arts ; le voisinage de l'Europe, qui leur permet de ne point les étudier sans retomber dans la barbarie ; mille causes particulières, dont je n'ai pu faire connaître que les principales, ont dû concentrer d'une manière singulière l'esprit américain dans le soin des choses purement matérielles. Les passions, les besoins, l'éducation, les circonstances, tout semble, en effet, concourir pour pencher l'habitant des États-Unis vers la terre. La religion seule lui fait, de temps en temps, lever des regards passagers et distraits vers le ciel. (DA, II, 49)

Passons vite sur l'habile hyperbole – « mille causes particulières » : elle invoque la possibilité d'une expansion indéfinie dont la démesure même fait accepter l'accumulation des arguments retenus. Le locuteur se donne ainsi comme dominant une matière ample, à l'intérieur de laquelle il effectue les choix pertinents : il rejoint ainsi le modèle de l'orateur, puisant avec discernement dans l'arsenal des lieux spécifiques à son sujet. Tocqueville ne peut cependant s'empêcher de revenir, tant le point qui semble acquis lui paraît important : « les passions, les besoins, l'éducation, les circonstances, tout semble, en effet, concourir pour pencher l'habitant des États-Unis vers la terre ». Le procédé est redoublé dans les limites de la phrase. Tant de précautions, tant d'énergie déployée finissent par attirer le soupçon ; le lecteur ne peut manquer de resituer l'exhaustion dans le contexte polémique que retrace le début du chapitre IX : « frappés » par le spectacle d'une Amérique fermée aux travaux de l'esprit, « plusieurs Européens [...] ont pensé que, si l'état social et les institutions démocratiques venaient une fois à prévaloir sur toute la terre, l'esprit humain verrait s'obscurcir peu à peu les lumières qui l'éclairent » (DA, II, 47). C'est là, estime Tocqueville, faire un mauvais procès à la démocratie, en généralisant indûment à partir de l'exemple américain.

L'enjeu du débat est capital : dans quelle mesure l'exemple américain est-il pertinent ? Chaque lecteur sent bien l'arbitraire qui préside à l'utilisation des exemples ; le régime des preuves dépend *in fine* des passions de l'orateur. Dans le genre délibératif, rien n'est assuré ; le régime du vraisemblable prévaut. Par sa rigueur, par son sérieux, l'exhaustion s'efforce de mettre les esprits exigeants du côté de l'orateur. Mais par sa visibilité même, le procédé risque d'attirer l'attention sur la faiblesse constitutive du raisonnement. La pensée qui se compromet avec le langage, et en particulier avec langage éloquent, fait pour plaire autant que pour convaincre, renonce à la force propositionnelle des énoncés mathématiques. Comme toutes les figures stylistiques qui participent de l'art de la démonstration, l'exhaustion est aussi intéressante par les moyens qu'elle offre à l'orateur que par les pièges qu'elle tend au discours. C'est entre ces deux pôles que le locuteur oscille : c'est là qu'il prend les décisions langagières censées assurer le succès de l'argumentation. C'est donc là que le stylisticien rejoint l'orateur, recherche la cohérence de sa stratégie et, s'il y a lieu, l'évalue.

Exhaustion et proposition complétive

Le texte ci-dessous met en scène un double de l'orateur ; délibérant en vue de déterminer le préférable, la « jeune Américaine » rencontre la figure de l'exhaustion. Non sans humour, Tocqueville joue sur la contradiction entre l'*ethos* du personnage et la qualité de son discours, qui semble émaner plutôt d'un directeur de conscience que d'une jeune fille :

Lorsque le temps est arrivé de choisir un époux, cette froide et austère raison [...] indique à l'Américaine qu'un esprit léger et indépendant dans les liens du mariage est un sujet de trouble éternel, non de plaisir ; que les amusements de la jeune fille ne sauraient devenir les délassements de l'épouse, et que pour la femme les sources du bonheur sont dans la chambre conjugale. Voyant d'avance et avec clarté le seul chemin qui peut conduire à la félicité domestique, elle y entre dès ses premiers pas, et le suit jusqu'au bout sans chercher à retourner en arrière. (DA, II, 252)

L'enjeu de cette petite comédie, c'est à n'en pas douter le mariage, mais ce pourrait bien être aussi la rhétorique. Se découvre ainsi l'affinité entre l'exhaustion et la « froide et austère raison ». Le procédé trouve ici son application, c'est-à-dire sa limite. Le personnage n'est en effet que le destinataire d'une prosopopée qui s'écrit au discours indirect. C'est là un exemple du type de littérature que produit la doctrine de l'intérêt bien compris. Les poncifs de la prédication morale sont exemplairement mis en œuvre par une rhétorique noblement conventionnelle. Loin de cet esprit piquant à la française, dont les femmes élégantes de l'Ancien Régime étaient si richement pourvues, la vertu démocratique réclame l'emphase. Mais au-delà de la question esthétique, l'exhaustion ainsi mise en scène pose un problème logique, que pose avec toute la netteté souhaitable le participe détaché de sens causal : « voyant d'avance et avec clarté le seul chemin qui peut conduire à la félicité domestique ». Ce tour montre que l'exhaustion émane non d'une pensée qui cherche la vérité, mais d'un esprit qui l'a trouvée. Cette figure se fonde sur l'évacuation de la problématique qui est précisément le lieu où se déploie la rhétorique délibérative. L'exhaustion vise en effet à présenter comme résolu un problème humain qui, l'humain étant ce qu'il est, est condamné à rester en débat ; il s'agit donc d'évacuer la possibilité de la question, de l'alternative, laquelle est pourtant le fondement et l'âme du discours politique.

On peut savoir gré à Tocqueville d'être remarquablement averti de cette tension interne au type de discours qu'il pratique. On peut tenter de voir à quelles solutions pratiques l'invention stylistique recourt non pour dépasser mais du moins pour atténuer autant que faire se peut cette contradiction dynamique qui travaille, défait et stimule l'éloquence. Deux situations se présentent. Soit l'exhaustion contribue à donner au discours autorisé la dignité qui lui convient. Elle devient un artifice du haut style. Elle renforce l'*ethos*, la crédibilité de l'énonciateur mis en scène :

Les législateurs d'Amérique n'ont pas cru que pour guérir une maladie si naturelle au corps social dans les temps démocratiques et si funeste, il suffisait de d'accorder à la nation toute entière une représentation d'elle-même ; ils ont pensé que, de plus, il convenait de donner une vie politique à chaque portion du territoire [...].

C'était se conduire avec sagesse. (DA, II, 132-133)

Les philosophes qui enseignent cette doctrine [de l'intérêt bien compris] disent aux hommes que, pour être heureux dans la vie, on doit veiller sur ses passions et en réprimer avec soin l'excès ; qu'on ne saurait acquérir un bonheur durable qu'en se privant de mille jouissances passagères, et qu'il faut enfin triompher sans cesse de soi-même pour se mieux servir. (DA, II, 157)

Plus la figure présentée est prestigieuse, et plus on trouve de ces connecteurs qui soulignent les étapes pourtant déjà bien marquées de la pensée : ils « n'ont pas cru qu'il suffisait [...], ils ont pensé que, *de plus* [...] » ; « qu'il faut *enfin* » (nous soulignons). La sagesse que le texte reconnaît aux énonciateurs dont il retranscrit le discours se donne à lire dans l'exhibition des marques de l'exhaustion : c'est la marque stylistique par laquelle le locuteur rend sensible son plein accord avec les propos rapportés.

Une autre solution est possible. En voici un exemple :

Je ne sais si, à tout prendre, la société perd à ce changement ; mais je suis porté à croire que l'individu y gagne. Je pense qu'à mesure que les mœurs et les lois sont plus démocratiques, les rapports du fils et du père deviennent plus intimes et plus doux ; la règle et l'autorité s'y rencontrent moins ; et la confiance et l'affection y sont souvent plus grandes, et il semble que le lien naturel se resserre, tandis que le lien social se détend. (*DA*, II, 242)

On retrouve au début du texte le principe même de la délibération. La distinction entre l'intérêt de la société et celui de l'individu permet d'échapper à une réponse tranchée. Le savoir ici mis en scène n'est pas celui de la certitude ; le « je » n'a pas d'autorité dont il puisse se prévaloir. C'est pourquoi la conjonction « que » disparaît. Le ton gagne en naturel, le rythme en fluidité ; l'omniprésence des morphèmes de comparaison suffit à indiquer la cohérence de la réflexion. Plus souple, la phrase semble épouser la réalité au fur et à mesure que la pensée s'expose, puisque l'assertion cesse d'être formellement rattachée à l'expression d'un point de vue. Le retour de la subordination signale la fin de la séquence. Une autre lecture de ce dispositif est cependant possible ; le tour « il semble que » montre que, somme toute, la démonstration n'a guère progressé. On retrouve en fin de parcours les prémisses du raisonnement. « Lien social » renvoie à « société », « lien naturel » à « individu ». D'un distinguo à l'autre, le texte n'a fait que varier élégamment l'expression de la même idée. L'exhaustion tend la main à l'expolition.

Exhaustion, distinction et paradoxe

Le devenir de l'exhaustion, figure stylistique, est double et apparemment contradictoire. Tout dépend, semble-t-il, du niveau où on l'envisage. Dans le cadre de la phrase ou de la séquence brève, l'exhaustion fonctionne comme un marqueur d'ordre et de cohérence argumentative. La locution « non seulement [...] mais encore », dont Tocqueville use et abuse (voir par exemple *DA*, II, 17, 31, 51, 55, 61, 84, 87, 121, 136, 146, 173, etc.) pourrait servir d'emblème à l'exhaustion : elle marquerait son double souci de déployer et d'organiser la totalité des arguments dont l'esprit s'empare. Or cette volonté de classer et de hiérarchiser semble beaucoup moins nette dès lors qu'on voit fonctionner la figure au niveau supérieur du chapitre :

- À cette raison puissante ajoutez cette autre, qui ne l'est pas moins. (*DA*, II, 12)
- Tout ce qui précède achève d'expliquer pourquoi les Anglais montrent beaucoup moins d'aptitude et de goût pour la généralisation des idées que leur fils les Américains [...]. (*DA*, II, 24)
- Indépendamment des causes que j'ai montrées plus haut, on en rencontre d'autres encore, moins apparentes, mais non moins efficaces [...]. (*DA*, II, 25)
- J'ai établi [...] que [...]. J'ajoute ici [...]. (*DA*, II, 29)

- Ceci m'amène à une dernière considération qui comprend, en quelque façon, toutes les autres. [...] Une autre remarque est applicable au clergé de toutes les communions [...]. (DA, II, 36-37)
- Mais je prétends aller plus avant, et, après avoir indiqué le premier trait, en dessiner plusieurs autres. (DA, II, 61)
- Ce n'est pas tout encore [...]. (DA, II, 71)

Le locuteur tient à signaler les apports successifs de son texte. Mais l'addition relève parfois de la simple juxtaposition (exemples 1, 4, 6, 7) ; seuls les exemples 2 et 3 signalent une progression logique. L'exemple 5 prend Tocqueville en flagrant délit d'incohérence : le texte annonce en effet une « dernière considération », qui ne se révèle nullement conclusive : « une autre remarque » vient compléter le dispositif argumentatif.

L'exhaustion multiplie les ajouts pour tâcher de circonscrire une totalité dans une enceinte textuelle ; elle finit par donner l'impression du composite, du fragmentaire : l'idéal dissertatif est battu en brèche. Peut-être Tocqueville est-il déjà, de ce point de vue, un styliste décadent, au sens que Bourget donne à ce terme : il se montre plus attentif à l'unité brève qu'à l'ensemble. Le poli de la phrase et la composition du paragraphe le retiennent davantage que l'ordonnancement général du discours, la division en chapitres et leur organisation interne. On saisit alors l'ambivalence de la figure : elle relève à la fois de l'invention et de l'élocution. Dans le premier cas, l'exhaustion est une figure de pensée ; dans le second, elle veille à l'agrément du style dans la disposition des arguments au niveau de la phrase ou du paragraphe. En tant que figure de pensée, elle se rapproche du dénombrement cartésien, à ceci près que le discours politique vise non la vérité et l'exactitude mais la conviction. Le dénombrement est donc moins un principe scientifique à respecter qu'une arme à utiliser. C'est pourquoi au terme de dénombrement on préfère celui de distinguo.

Quand il porte sur un mot appréhendé dans son signifiant, le distinguo fonde l'antanaclase : « la véritable éloquence » peut bien se moquer de l'éloquence, la contradiction n'est qu'apparente. Elle se résout bien vite, non sans toutefois avoir retenu l'attention du lecteur, ce qui est le but de toute figure. Le contexte produit en effet une dissimilation sémantique soulignée par l'emploi de l'adjectif « véritable » dans la première occurrence. L'antanaclase spéculé sur la polysémie qui affecte la plupart des mots. Dans DA, le distinguo tient le milieu entre le travail formel dont témoigne l'antanaclase et le dénombrement scientifique. Quand Tocqueville écrit : « l'esprit peut, ce me semble, diviser la science en trois part » (DA, II, 53), le distinguo porte sur une notion et non sur le mot « science » considéré en tant que forme. Tocqueville ne fait pourtant pas œuvre scientifique ; c'est pourquoi, prudemment, il introduit une modalisation. Le dénombrement entre ainsi dans la sphère rhétorique du vraisemblable. On peut donc nommer « distinguo » la figure qui résulte de la mise en scène énonciative du verbe « distinguer ». Ainsi entendu, le distinguo est une variante de l'exhaustion, laquelle regroupe les procédés visant à rassembler, en un point du texte, tous les éléments censés étayer la démonstration.

Le verbe distinguer apparaît fréquemment dans DA ; cette opération est perçue comme une nécessité intellectuelle ; mais elle est aussi et surtout rhétorique :

- On doit donc distinguer avec soin l'espèce de liberté intellectuelle que l'égalité peut donner, de l'anarchie que la révolution amène. (DA, II, 13)
- Il faut bien distinguer entre ces sortes d'idées. (DA, II, 25)
- Je répondrai encore ici qu'il faut distinguer très soigneusement les opinions principales [...], et les notions accessoires qui s'y rattachent. (DA, II, 35)

- Il faut bien distinguer deux choses : l'égalité dispose les hommes à vouloir juger par eux-mêmes ; mais, d'un autre côté, elle leur donne le goût et l'idée d'un pouvoir social unique, simple, et le même pour tous. (*DA*, II, 39)
- Ceux qui raisonnent ainsi confondent, je pense, plusieurs idées qu'il serait important de diviser et d'examiner à part. (*DA*, II, 47)
- Il faut bien discerner l'espèce d'agitation permanente qui règne au sein d'une démocratie tranquille et déjà constituée des mouvements tumultueux et révolutionnaires qui accompagnent presque toujours la naissance et développement d'une société démocratique. (*DA*, II, 54-55)

« On doit », « il faut » : cet appel lancé à la coopération du lecteur ne s'interprète pas comme l'imposition d'une autorité, elle-même fondée sur l'énoncé d'une vérité contraignante ; il est plutôt une invitation à accepter provisoirement un point, en vue d'un gain futur : celui que la démonstration s'attache à mettre au jour. La distinction à opérer est donc d'autant plus urgente qu'elle n'est nécessaire en réalité qu'au déploiement du discours. Fondée sur la recherche des causes agissantes, la distinction permet de choisir les éléments jugés pertinents. Or cette ligne de partage entre considérations concurrentes est elle-même sujette à caution ; sans cesse elle peut être remise en cause. Sous couvert d'objectivité scientifique, la distinction est donc intégrée dans des dispositifs polémiques qui en infléchissent la portée : l'exemples 3 et 5 le montrent sans ambiguïté.

On comprend ce qui sépare *exhaustio* et *distinguo* ; la première énumère et juxtapose les raisons ; le second entreprend de hiérarchiser, en mobilisant un critère strictement intellectuel (« opinions principales » et « notions accessoires ») ou un jugement de valeur. Quand la hiérarchie conduit à ne retenir qu'un seul élément, on voit apparaître la préposition « parmi » suivie d'un terme générique ;

- Parmi les objets nouveaux qui, pendant mon séjour aux États-Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mes regards que l'égalité des conditions. (*DA*, I, 57)
- Que si [...] parmi ces traits divers, je cherche le principal [...]. (*DA*, II, 9)
- [...] Parmi toutes les croyances dogmatiques, les plus désirables me semblent être les croyances dogmatiques en matières de religion [...]. (*DA*, II, 29)
- Nous verrons que, parmi toutes les passions que l'égalité favorise, il est une qu'elle rend particulièrement vive et qu'elle dépose en même temps dans le cœur de tous les hommes : c'est l'amour du bien-être. (*DA*, I, 35)
- Il y a plusieurs causes qui peuvent concourir à rendre les mœurs d'un peuple moins rudes ; mais parmi toutes ces causes, la plus puissante me paraît être l'égalité des conditions. (*DA*, II, 205)
- Si parmi tous ces traits divers, je cherche celui qui me paraît le plus général et le plus frappant [...].(*DA*, II, 400)

La structure est caractéristique en ce qu'elle conjoint une *exhaustio* abrégée et un *distinguo* : la phrase construit une classe plus ou moins précise et cohérente d'éléments ; elle opère ensuite une sélection. Le regard du locuteur apparaît à la fois transcendant et aiguïlé : il embrasse les totalités, discerne les singularités. Le *distinguo* demanderait une étude plus longue et plus précise. Son lien avec le lexique (répétition, polyptote, trope dérivationnel pour le signifiant, création ou exploitation de synonymes et d'antonymes pour le signifié) est évident. Je me contente d'attirer l'attention sur le couplage fréquent du *distinguo*, de la négation et de l'emphase :

- Ce n'est pas sa volonté [il s'agit de l'homme] qui l'amène à procéder de cette manière ; la loi inflexible de sa condition l'y contraint. (*DA*, II, 16)
- C'est dans l'égalité même qu'il faut chercher les sources de cette influence, et non dans les institutions plus ou moins populaires qu'ils peuvent se donner (*DA*, II, 18)
- Ce n'est donc point au langage écrit, mais au langage parlé, qu'il faut faire attention. (*DA*, II, 83)
- S'ils ont quelquefois recours aux savantes étymologies, c'est d'ordinaire la vanité qui les leur fait chercher au fond des langues mortes, et non l'érudition qui les offre naturellement à leur esprit. (*DA*, II, 85)
- Ce n'est pas le sacrifice de leur argent qu'elle leur demande ; c'est celui de leur orgueil. (*DA*, II, 134)

Le distinguo se déploie sur fond d'exhaustivité : les faits, qui sont presque toujours des causes, sont multiples ; la focalisation dramatise le choix du locuteur en signalant l'éviction de l'élément qui pouvait prétendre être retenu mais ne l'a pas été. En théâtralisant l'élimination parfois polémique d'un possible, le texte associe davantage le lecteur à ses partis pris.

Le paradoxe résulte de l'opération inverse. Au lieu de disjoindre les deux éléments que présente le distinguo, le paradoxe les associe en montrant que la contradiction n'est qu'apparente. De ce point de vue, le paradoxe selon Tocqueville ne vise pas à inquiéter ou déstabiliser la pensée mais au contraire à montrer, sur la scène énonciative, la puissance d'une pensée éprise de sa propre virtuosité. Il y a, me semble-t-il, quelque ivresse prométhéenne dans cet art du paradoxe rationaliste :

L'Amérique est donc l'un des pays où l'on étudie le moins et où l'on suit le mieux les préceptes de Descartes. Cela ne doit pas surprendre.

Les Américains ne lisent point les ouvrages de Descartes, parce que leur état social les détourne des études spéculatives, et ils suivent ses maximes parce que le même état social dispose naturellement leur esprit à les adopter. (*DA*, II, 9-10)

L'écriture surdétermine l'expression de la difficulté. Le complément « les préceptes de Descartes » est commun à deux verbes coordonnés, alors même qu'ils semblent incompatibles. Suivre une doctrine implique habituellement qu'on l'étudie ; la distorsion logique est encore renforcée par le jeu des adverbes superlatifs antithétiques : « le moins », « le plus ». Ayant créé les conditions de la surprise, le locuteur a beau jeu ensuite de prétendre qu'il n'y a pas lieu d'être surpris. La résolution du paradoxe est annoncée avant d'être mise en œuvre : le locuteur sait faire valoir sa propre habileté, ce qui rappelle l'esthétique précieuse. Tout finit par s'expliquer grâce à l'énumération des causes. La répétition pédagogique des données du problème, le balancement introduit par la reprise de la locution « parce que » soulignent par contraste le jeu puissant d'une cause unique : « le même état social ». Loin de dérouter l'exigence de rationalité, le paradoxe selon Tocqueville la comble. Il introduit la possibilité d'une complexité maîtrisée. Il conduit l'esprit à percevoir une cohérence ; cette contemplation n'est sans doute pas dénuée de valeur esthétique. La netteté et l'élégance de la phrase le laissent en tout cas supposer.

Les onze citations qui suivent confirment cette poétique du paradoxe que nous venons d'esquisser. Pour Tocqueville, le paradoxe est comme l'hygiène de la pensée. Il est l'un des aiguillons qui stimulent la réflexion. C'est pourquoi les titres et les débuts de chapitres lui font volontiers bon accueil :

Pourquoi les Américains élèvent en même temps de si petits et de si grands monuments. (*DA*, II, 67)

Pourquoi les Américains ont si peu de susceptibilité dans leur pays et se montrent si susceptibles dans le nôtre. (*DA*, II, 215)

Comment l'aspect de la société, aux États-Unis, est tout à la fois agité et monotone. (*DA*, II, 281)

Pourquoi on trouve aux États-Unis tant d'ambitieux et si peu de grandes ambitions (*DA*, II, 299)

« En même temps », « tout à la fois » : ces locutions glosent et exacerbent la valeur sémantique du « et ». Cette insistance n'est d'ailleurs pas nécessaire quand la contradiction est soulignée par le trope dérivationnel (exemples 2 et 4). Mais qu'elle soit ou non explicitée, la simultanéité n'en reste pas moins le temps du paradoxe. La complexité du réel semble alors éclater à même l'esprit ; celui-ci enregistre les phénomènes sans avoir le temps de les discipliner. En cela, le paradoxe se différencie de l'exhaustion ; il donne l'illusion de saisir la réalité sur le vif, avant que le travail de formalisation l'ait transformée. C'est pourquoi le paradoxe n'a pas besoin de plus de deux éléments pour donner l'impression de la plénitude : en lui, le jeu des possibles se résume et s'anéantit dans la conjonction des contraires. Sûr de ses pouvoirs de séduction, le paradoxe aime la parade. Il ne craint pas de se nommer :

Les Américains font beaucoup plus souvent usage que les Anglais et s'y complaisent bien davantage ; cela paraît fort surprenant (*DA*, II, 22)

Des idées arrêtées sur Dieu et la nature humaine sont indispensables à la pratique journalière de leur vie, et cette pratique les empêche de pouvoir les acquérir. Cela me paraît unique. (*DA*, II, 30)

L'Amérique est la contrée la plus démocratique de la terre, et c'est en même temps le pays où, suivant des rapports dignes de foi, la religion catholique fait le plus de progrès. Cela surprend au premier abord. (*DA*, II, 39)

« Au premier abord ». Dans la poétique sérieuse de Tocqueville, le paradoxe ne gagne pas à être prolongé. S'il a des vertus introductives, c'est aussi parce qu'il ne vaut que pour être dépassé. Comédienne habile, l'intelligence feint en effet d'être prise en défaut afin d'affirmer plus hautement, dans un second temps, ses prérogatives :

J'ai souvent remarqué que les Américains qui traitent en général les affaires dans un langage clair et sec [...] donnent volontiers dans le boursoufflé, dès qu'ils veulent aborder le style poétique. [...]

Les Anglais tombent plus rarement dans un défaut semblable.

La cause de ceci peut être indiquée sans beaucoup de peine. (*DA*, II, 99)

De pareils contrastes ne doivent pas surprendre (*DA*, II, 218)

Tout ceci n'est point contraire à ce que j'ai dit ci-devant à propos de l'individualisme. Je vois même que ces choses s'accordent, loin de se combattre. (*DA*, II, 219, III, IV)

Ces deux états si différents [indépendance de la jeune fille, soumission conjugale] ne sont peut-être pas si contraires qu'on le suppose [...]. (*DA*, II, 251)

Le paradoxe présente un déficit d'explication ; il invite l'esprit à partir à la recherche de la cause défaillante qui restaure cette intelligibilité du phénomène que Tocqueville place au-dessus de tout :

Comment l'aspect de la société, aux États-Unis, est tout à la fois agité et monotone.
[...]

L'aspect de la société américaine est agité, parce que les hommes et les choses changent constamment ; et il est monotone, parce que tous les changements sont pareils. (*DA*, II, 281)

Alors que l'adverbe « comment » insiste sur le paradoxe de la description, l'adverbe « pourquoi » auquel Tocqueville recourt plus volontiers dans ce contexte transcende le chatoisement de la réalité pour préluder au temps de son déchiffrement. On retrouve alors cette variante déjà rencontrée de l'exhaustion : le sentiment de l'épuisement des arguments ne tient pas ici à l'énumération complète des diverses causes mais à l'exact appariement des faits et de leur explication dans une série de propositions dont la sobre juxtaposition triomphe de la complexité du réel.

Trois types de séquences ont été dégagés d'après leurs caractéristiques stylistiques. Un seul exemple suffira à montrer comment elles peuvent se combiner et comment le texte :

Chez les peuples démocratiques, les hommes obtiendront aisément une certaine égalité ; ils ne sauraient atteindre celle qu'ils désirent. Celle-ci recule chaque jour devant eux, mais sans jamais se dérober à leur regard, et en se retirant, elle les attire à sa poursuite. Sans cesse ils croient qu'ils vont la saisir, et elle échappe sans cesse à leurs étreintes. Ils la voient d'assez près pour connaître ses charmes, ils ne l'approchent pas assez pour en jouir, et ils meurent avant d'avoir savouré pleinement ses douceurs.

C'est à ces causes qu'il faut attribuer la mélancolie singulière que les habitants des contrées démocratiques font souvent voir au sein de leur abondance, et ces dégoûts de la vie qui viennent quelquefois les saisir au milieu d'une existence aisée et tranquille. (*DA*, II, 174)

Le type démonstratif situe une succession de causes et d'effets sous l'égide d'un complément circonstanciel ; celui-ci renvoie moins à une réalité concrète qu'à un modèle abstrait qui rend compte de la série des explications avancées. La seconde proposition introduit une rupture que rien ne signale. Elle présente non une conséquence mais une objection. Elle énonce un postulat qui ne peut être justifié (le verbe est au futur) mais seulement paraphrasé. C'est pourquoi le texte déploie une métaphore cinétique et spatiale. « Recule », « se retirant », « attire », « poursuite », « saisir », « échappe », « étreinte », « approchent » développent concrètement la scénographie psychologique du désir. De manière très caractéristique, le texte pratique la transposition des savoirs : il transfère à des objets politiques les lieux communs de l'analyse de l'amour. Binaire puis ternaire, le rythme des phrases donne à ce petit roman spéculatif le charme et l'élégance de la vraisemblance.

C'est sans doute ce « défaut » de la démonstration qui explique que la séquence démonstrative soit « court-circuitée » par une séquence à thème dominant, fondée sur l'analyse d'une notion. Le désir suppose en effet un objet (« l'égalité », « elle ») et un sujet (« les hommes », « ils ») ; ces deux actants alternent en position initiale de thème et de sujet des énoncés. Le modèle séquentiel démonstratif n'est pourtant pas abandonné : le mot « causes » le rappelle. Anaphorique, ce terme commente la nature et l'ambition du paragraphe qui précède. On reconnaît là la prétention de Tocqueville à l'exhaustion. Le style a fait son œuvre : le fait –

la mélancolie singulière des habitants des contrées démocratiques – n’a pas besoin d’être avéré pour être intégré à une vision politique ; elle l’explique ; il la conforte. Le style est l’espace langagier (la bulle spéculative, pourrait-on dire) que construit Tocqueville pour permettre à ses idées de s’étayer les unes les autres sans trop avoir besoin de se confronter à cette pierre de touche : la réalité. Ainsi s’explique que ses analyses valent encore aujourd’hui.

Chapitre 4 figures et stratégies du locuteur

Introduction

À l'évidence, dans *DA*, Tocqueville ne met pas en scène un « je » singulier dont la vie, les expériences, les affects pourraient accréditer les thèses^{es}. On peut certes invoquer, à titre de contre-exemples, ces textes souvent cités : « en présence d'un si grand objet [« la face du monde nouveau », « l'influence générale que doit exercer l'égalité sur le sort des hommes »], je sens ma vue qui se trouble et ma raison qui chancelle » (*DA*, II, 399). Ou encore : « quand je viens à imaginer une société démocratique de cette espèce, je crois aussitôt me sentir dans un de ces lieux bas, obscurs et étouffés [...]. Il me semble alors qu'une pesanteur subite m'accable [...]. » (*DA*, II, 49-50). Ces passages montrent un locuteur affecté par son objet. Mais l'effet de ces phrases sur le lecteur ne tient-il pas aussi à leur caractère exceptionnel ? Le régime sérieux de l'argumentation chez Tocqueville tend en effet à refouler la dimension sensible du sujet parlant. Cette sobriété énonciative n'empêche pourtant pas qu'un autoportrait intellectuel se dessine en filigrane dans le texte ; il se construit au fil des nombreuses interventions d'un locuteur soucieux d'assumer la relation entre les faits et leur interprétation. De la figure d'un orateur conscient des contraintes de l'argumentation, le texte glisse à la représentation d'un sujet pour qui l'articulation toujours problématique de l'écriture et de la pensée constitue le défi à relever.

Aucun texte n'est le produit d'un « je » souverain. On ne gagne rien à penser le locuteur comme le maître absolu d'un discours modelé à sa fantaisie. C'est au contraire le discours qui détermine la figure du « je » dont il a besoin pour s'énoncer. Il n'en reste pas moins qu'une personnalité d'écrivain, quand elle est forte, peut s'investir dans le « je » dont elle s'empare. Entre les exigences d'un genre et la singularité d'un auteur, l'écriture ménage des compromis, autorise des échanges. À l'habileté d'un locuteur qui sait se présenter sous le jour qu'il estime lui être le plus favorable correspond un destinataire tout aussi habile. Ce dernier sait décrypter les signes qui construisent les masques dont se pare le locuteur. Pour évaluer une stratégie discursive, il n'est pas besoin de se prononcer sur la sincérité de l'auteur qui signe le texte où elle s'inscrit.

Le discours est une institution sociale aussi indispensable qu'imparfaite. Dans un univers aussi codé que la littérature, il n'y a aucune raison *a priori* pour que le discours échappe à la vigilance des acteurs sociaux qui s'en emparent. Les sujets parlants savent toujours ce qu'ils font : ils ne sont pas plus naïfs ou inconscients que l'homme ordinaire dans les échanges langagiers qui rythment son quotidien.

Le clair obscur énonciatif ou les ambiguïtés de « l'Avertissement »

Dans *DA*, le locuteur est d'abord celui qui guide la lecture. Il affirme ainsi son autorité, et sur le texte, et sur son destinataire

J'ai traité le premier sujet [« l'état social démocratique » des États-Unis] dans l'ouvrage publié par moi il y a cinq ans, sur la démocratie américaine. Le second [la « multitude de sentiments et d'opinions » qui en résulte] fait l'objet du second livre. Ces parties se complètent l'une l'autre et ne forment qu'une seule œuvre. (*DA*, II, 5, « Avertissement »)

L'ordre des matières et des livres manifeste une unité. Le locuteur tend à créer une inférence qui lui soit favorable : en se présentant comme un auteur sérieux, soucieux de la composition de son œuvre, il invite le lecteur à transférer cette image flatteuse sur le livre qu'il va lire. Très

banalement, l'écrivain s'efforce de capter la bienveillance de son public, y compris lorsqu'il présente son sujet :

Le sujet que j'ai voulu embrasser est immense ; car il comprend la plupart des sentiments et des idées que fait naître l'état du nouveau monde. Un tel sujet excède assurément mes forces ; en le traitant, je ne suis pas parvenu à me satisfaire.

Il n'y a rien d'original pour un auteur à faire valoir une modestie de bon aloi. Beaucoup plus intéressantes, en revanche, sont les précisions que Tocqueville apporte sur son sujet. « Les Américains ont un état social démocratique qui leur a naturellement suggéré de certaines lois et de certaines mœurs politiques ». Dans cet énoncé liminaire, le locuteur s'efface pour présenter comme naturel, évident, ce qui est au contraire la thèse du livre : le rapport de cause à conséquence entre un modèle social d'une part et une organisation politique, puis des « sentiments » et des « opinions » de l'autre :

Il y a, de notre temps, une foule d'opinions, de sentiments, d'instincts, qui ont dû la naissance à des faits étrangers ou contraires à l'égalité. [...] Des causes différentes, mais aussi distinctes du fait de l'égalité, se rencontreraient en Europe et expliqueraient une grande partie de ce qui s'y passe.

Je reconnais l'existence de toutes ces différentes causes et leur puissance, mais mon sujet n'est point d'en parler. Je n'ai pas entrepris de montrer la raison de tous nos penchants et de toutes nos idées. J'ai simplement voulu faire voir en quelle partie l'égalité avait modifié les uns et les autres. [...]

Le mécanisme de la concession est à cet égard d'une grande habileté. Il tient pour acquis, sans autre forme de procès, que le « fait de l'égalité » se range parmi les « causes différentes » qui agissent aux États-Unis comme en Europe. La bonne foi manifeste du locuteur tend à valider, préalablement à toute démonstration, l'hypothèse directrice de l'œuvre. « Faire voir en quelle partie l'égalité [a] modifié » telle ou telle réalité présuppose en effet que l'égalité ait effectivement agi. La première ambiguïté de l'ouvrage se révèle : elle fait de la relation de cause à conséquence le lieu névralgique du discours. Celui-ci vise à en établir la pertinence de manière indirecte, par les résultats qu'elle produit. Mais leur évaluation reste toutefois suspendue à l'adhésion que le lecteur, *in fine*, apporte ou refuse à la pétition de principe initiale.

On le voit. Toute intervention explicite d'un locuteur constitue une initiative énonciative dont les enjeux demandent à être évalués :

Il faut que, sur-le-champ, je prévienne le lecteur contre une erreur qui me serait fort préjudiciable.

En me voyant attribuer tant d'effets divers à l'égalité, il pourrait en conclure que je considère l'égalité comme la cause unique de ce qui arrive de nos jours. Ce serait me supposer une vue bien étroite.

Entre le locuteur et son destinataire, une négociation s'engage. Le premier anticipe sur la représentation que le lecteur pourrait se faire de lui ; il récuse cette représentation au nom d'une valeur qu'il espère partagée : la bonne foi. À l'auteur revient la prérogative de formuler le contrat moral qui lie les acteurs impliqués dans la lecture de l'ouvrage. Ce contrat vise à exclure un certain type de réception : celle qui veut discréditer l'orateur au lieu de discuter ses raisons. De la formulation de ce pacte se dégage un trait qui définit une figure de locuteur moins conventionnelle qu'il n'y paraît. Certes, de manière légitime et banale, Tocqueville se montre soucieux de défendre ses intérêts en prévenant « une erreur qui [lui] serait fort préjudiciable ».

Mais l'insistance de la formulation, qui conjoint l'expression de la nécessité et de l'urgence (« il faut que, sur le champ, »), n'en demeure pas moins frappante : elle signale un désir passionné de convaincre. À quoi tient-il ?

[...] c'est parce que je n'étais point un adversaire de la démocratie que j'ai voulu être sincère avec elle.

Les hommes ne reçoivent la vérité de leurs ennemis, et leurs amis ne la leur offrent guère ; c'est pour cela que je l'ai dite.

Ce passage capital situe le locuteur par rapport à son « sujet » ; il rend compte de l'originalité du projet démonstratif dans *DA*. Tocqueville ne parle pas en adversaire de la démocratie. Il assume explicitement cette qualité toute négative. Il éprouve en revanche le besoin de passer par un énoncé général, une maxime, pour préciser qu'il ne parle pas non plus en ami de la démocratie. C'est pourquoi, en filigrane, un enthymème se découvre :

- Les amis [de la démocratie] ne lui disent pas la vérité ;
- or je lui dis la vérité ;
- donc je ne suis pas l'un de ses amis.

Évidemment, la prémisse n'est que vraisemblable. Elle est donc contestable. Mais la construction logique de l'enthymème importe en l'occurrence moins que son énonciation. Non explicitement assumé, l'enthymème et sa conclusion restent implicites. Par ailleurs, le texte identifie deux prédicats : « être sincère » envers la démocratie, c'est lui adresser des « paroles sévères ». Or Tocqueville ne nie pas que l'égalité apporte des « biens nouveaux » ; la sincérité l'oblige à le reconnaître ; mais il préfère s'en tenir à un discours sévère, qui souligne « les périls » de la démocratie. Pourquoi ? Tocqueville le laisse entendre à demi mots :

J'ai pensé que beaucoup se chargeraient d'annoncer les biens nouveaux que l'égalité promet aux hommes, mais que peu oseraient signaler de loin les périls dont elle les menace. C'est donc principalement vers ces périls que j'ai dirigé mes regards, et, ayant cru les découvrir, je n'ai pas eu la lâcheté de les taire.

Articulant les deux phrases, le connecteur « donc » implique un présupposé que l'auteur a soin de ne pas expliciter. Dans l'opposition entre une majorité – « beaucoup » – et une minorité – « peu » –, Tocqueville se range naturellement parmi les seconds. Pourquoi ? Ces pronoms transparents ne recouvrent-ils pas une opposition de classe ? Tocqueville parle en aristocrate. Il revendique pour lui-même les vertus du courage.

Risquons cette hypothèse : la passion de convaincre et le souci de définir les modalités de l'entente avec son lectorat sont sans doute liés à l'inconfort de la position du locuteur. « L'avertissement » dissimule autant que faire se peut la disconvenance entre le thème du discours, la thèse défendue, et l'identité aristocratique de l'auteur, le garant du texte. La fermeté du propos n'exclut une présentation subtile de soi, en demi teintes.

Figures et fonctions du locuteur

1. indications de régie

C'est au locuteur qu'il revient de souligner de façon didactique les étapes du raisonnement :

Si je continue plus avant dans cette même recherche, je trouve que, pour que les religions puissent, humainement parlant, se maintenir dans siècles démocratiques, il ne faut pas seulement qu'elles se renferment avec soin dans le cercle des matières religieuses ; leur pouvoir dépend encore beaucoup de la nature des croyances qu'elles professent [...]. (*DA*, II, 32)

Le texte rappelle la finalité de la démonstration ; c'est elle qui légitime le choix des arguments. Leur ordre en revanche ne semble pas manifester de hiérarchie ou de progression. On retrouve cette tendance à l'exhaustion qui alourdit souvent le texte : « mais je prétends aller plus avant, et après avoir indiqué le premier trait, en dessiner plusieurs autres » (*DA*, II, 61). La phrase de transition semble peu habile ; elle n'est guère précise, contrairement à l'exemple qui précède. Son efficacité tient donc moins à ce qu'elle énonce qu'au fait même de l'énoncer. Elle tend à instaurer une continuité alors même que le raisonnement change de nature. Il cesse de relever de l'ordre du lieu commun ; au moment donc où le locuteur entreprend de formuler des propositions plus originales, il transfère le consensus rencontré lors de la séquence précédente sur la nouvelle étape de sa réflexion. Les indications de régie servent ainsi à valoriser le discours et à justifier les choix qu'y opère le locuteur.

2. le « je » empirique

DA se fonde sur une expérience de voyageur. De petits *scenarii* à valeur philosophique permettent à Tocqueville de montrer comment la pensée naît au contact de la réalité :

Je rencontre un matelot américain, et je lui demande pourquoi les vaisseaux de son pays sont construits de manière à durer peu, et il me répond sans hésiter que l'art de la navigation fait chaque jour des progrès si rapides, que le plus beau navire deviendrait bientôt presque inutile s'il prolongeait son existence au-delà de quelques années.

Dans ces mots prononcés au hasard par un homme grossier et à propos d'un fait particulier, j'aperçois l'idée générale et systématique selon laquelle un grand peuple conduit toutes choses. (*DA*, II, 44)

L'homme est grossier ; le fait particulier ; et pourtant cette épaisseur d'insignifiance est annulée par un texte qui assigne à l'anecdote une fonction, un intérêt. Certes, le discours indirect montre à quel point le discours citant du locuteur a priorité sur les propos rapportés de l'énonciateur. Mais il n'empêche que cette rencontre avec le matelot américain est présentée comme exemplaire : « On ne saurait croire combien de faits découlent naturellement de cette théorie philosophique suivant laquelle l'homme est indéfiniment perfectible, et l'influence prodigieuse qu'elle exerce sur ceux mêmes qui, ne s'étant jamais occupés que d'agir et non de penser, semblent y conformer leurs actions sans la connaître » (*DA*, II, 44). La petite scène associe idéalement deux rationalités : celle de l'acteur social et celle de l'observateur. La sociologie naît de leur rencontre. Le premier agit, l'autre pense. Le premier ne dispose que d'un savoir pratique : il sait ce qu'il fait ; il sait pourquoi il le fait ; mais c'est au second qu'il revient d'articuler le fait à la généralité et de s'élever à la perception d'un système.

L'anecdote n'institue pas de déterminisme aveugle. Même quand la loi du sociologue s'applique avec rigueur, il reste encore à l'individu la possibilité de la nier, de l'ignorer : « J'ai vu de fougueux ennemis de la démocratie qui se faisaient tutoyer par leurs enfants » (*DA*, II, 242). Mais il arrive aussi que l'anecdote renvoie le discours à sa fragilité épistémologique :

Dans les aristocraties, on fait quelques grands tableaux, et, dans les pays démocratiques, une multitude de petites peintures. Dans les premières, on élève des statues de bronze, et dans les secondes, on coule des statues de plâtre.

Lorsque j'arrivai pour la première fois à New York [...], je fus surpris d'apercevoir, le long du rivage, [...], un certain nombre de petits palais de marbre blanc dont plusieurs avaient une architecture antique ; le lendemain, ayant été pour considérer de plus près celui qui avait particulièrement attiré mes regards, je trouvai que ses murs étaient de briques blanchies et ses colonnes de bois peint. Il en était de même de tous les monuments que j'avais admirés la veille. (*DA*, II, 65)

On reconnaît le binarisme déductif cher à Tocqueville. Puisque démocratie et aristocratie s'opposent, du caractère de l'une on peut déduire par antithèse le caractère de l'autre. L'analyse présente une axiologie sans nuance : le « bronze » vaut naturellement mieux que le « plâtre » ; les « grands tableaux » sont préférables aux « petites peintures » ; « on élève » est un procès noble ; « on coule » reste un procès prosaïquement artisanal. L'évidence de la hiérarchie n'a pas besoin d'être dite ; elle va de soi ; les mots parlent d'eux-mêmes. Dans l'anecdote, la perspective s'inverse : certes, il s'agit d'une expérience de déniaisement. Le texte se clôt par une forme de passé et d'accompli : « j'avais admiré ». Cette naïve admiration n'a donc pas résisté à l'examen : l'observateur passe de l'apparence à la réalité, du « marbre blanc » supposé à la découverte des « briques blanchies ». Mais la leçon qui se dégage du texte est d'une tout autre portée : le système de valeur qui a encore cours en Europe ne vaut plus aux États-Unis. Inscrite dans le lexique, la hiérarchie qui semble universelle dans l'analyse devient relative au seul point de vue de l'étranger dans l'anecdote. Le texte oblige à penser le paradoxe du « palais » démocratique, d'un palais qui soit et ne soit pas un palais, puisqu'il est fait de briques et non de marbre. L'ironie de La Bruyère n'aurait jamais songé à inquiéter la certitude anthropologique de son discours : pour le moraliste, la valeur, qu'elle soit esthétique ou morale, reste liée au pôle aristocratique. La société peut bafouer l'ordre des valeurs, celui-ci n'en reste pas moins pérenne ; c'est donc en son nom qu'on continue à juger les hommes. En revanche, même quand la sociologie de Tocqueville s'infléchit vers la satire des mœurs, elle renverse la perspective ; elle montre comment le fait social relativise la valeur.

3. dialogisme et polémique

Plus ou moins explicitement désignée, la figure du destinataire est de ce fait plus ou moins reconnaissable ; mais même quand le « vous » mis en scène revêt les traits d'un adversaire, il n'en reste pas moins un adjuvant. Il sert toujours à faire valoir le point de vue du locuteur, autour de qui tout s'organise ; son statut lui donne un pouvoir sans partage sur la parole de l'autre :

Que si maintenant l'on me demande pourquoi, de nos jours, cette même méthode [la méthode philosophique du XVIII^e siècle] est plus rigoureusement suivie [...] parmi les Français que chez les Américains, au sein desquels l'égalité est cependant aussi complète et plus ancienne, je répondrai que [...]. (II, *DA*, 12)

Un destinataire anonyme – « on » – introduit une objection formulée selon les termes de la pensée de Tocqueville. La comparaison entre deux sociétés (française et américaine) tendrait à remettre en cause la pertinence de la cause invoquée. L'explication et la comparaison sont les deux modèles argumentatifs auxquels le texte recourt constamment. Quand ils entrent en conflit, la machine argumentative se grippe. Le locuteur doit intervenir : il le fait en mettant en scène un *alter ego*. Il conserve la maîtrise du processus dialogique : l'objection se présente au meilleur moment, comme le montre l'adverbe « maintenant ». Cette inscription d'un destinataire sans relief permet de construire le modèle d'un lecteur idéal : attentif, apte à suivre le fil de sa pensée, il dispose de la même culture que Tocqueville.

Tout autre est la situation p. 35. L'objection tend ici non à amender le raisonnement mais à interroger sa légitimité :

Je sais qu'on ne manquera pas de m'objecter que les religions, ayant toutes pour objet des vérités générales et éternelles, ne peuvent ainsi se plier aux instincts mobiles de chaque siècle, sans perdre aux yeux des hommes leur caractère de certitude ; je répondrai encore ici qu'il faut distinguer très soigneusement les opinions principales qui constituent [...] des articles de foi, et les notions accessoires qui s'y rattachent. (II, DA, 35)

La question de fond est nettement posée : les religions révélées (c'est-à-dire le catholicisme romain) peut-il se réformer ? L'objection vise ici à dessiner une fracture qui clarifie le débat. C'est tout le sens du « je répondrai encore ici ». Pour Tocqueville, les concessions que la religion, dans son intérêt propre, devrait faire à l'esprit du temps préservent l'essentiel ; mais le principe même de la concession ne s'en trouve pas pour autant légitimé.

4. un autoportrait intellectuel

Tocqueville écrivain de la *DA* se caractérise essentiellement par son intention de penser les réalités sociales selon un point de vue immanent : « Je n'ai ni le droit ni la volonté d'examiner les moyens surnaturels dont Dieu se sert pour faire parvenir une croyance religieuse dans le cœur de l'homme. Je n'envisage en ce moment les religions que sous un point de vue purement humain » (*DA*, II, 32). Tocqueville n'est pas Pascal. Aidé de ses seules lumières, il constate que la démocratie est irrésistible ; il conclut de là qu'elle est providentielle : « il n'est pas nécessaire que Dieu parle lui-même pour que nous découvriions les signes certains de sa volonté » (*DA*, I, 61). Tocqueville congédie la révélation, fondement du discours religieux monothéiste, de son horizon intellectuel. Il s'inscrit ainsi dans un espace intellectuel qu'il contribue à faire advenir : la réflexion politique peut prendre la religion pour objet, elle peut même l'élire comme valeur, mais elle cesse de s'y référer comme à un principe explicatif, y compris quand l'écrivain devient visionnaire. Ainsi le texte invente-t-il la posture originale du prophétisme laïc :

Aussi l'autorité intellectuelle sera différente, mais elle ne sera pas moindre ; et loin de croire qu'elle doive disparaître, j'augure qu'elle deviendrait aisément trop grande et qu'il pourrait se faire qu'elle renfermât enfin l'action de la raison individuelle dans des limites plus étroites qu'il ne convient à la grandeur et au bonheur de l'espèce humaine. Je vois clairement deux tendances : l'une qui porte l'esprit de chaque homme vers des pensées nouvelles, et l'autre qui le réduirait volontiers à ne plus penser. Et j'aperçois comment, sous l'empire de certaines lois, la démocratie éteindrait la liberté intellectuelle que l'état social démocratique favorise [...].

Si à la place de toutes les puissances diverses qui gênaient ou retardaient outre mesure l'essor de la raison individuelle, les peuples démocratiques substituaient le pouvoir absolu d'une majorité, le mal n'aurait fait que changer de caractère. Les hommes n'auraient point trouvé le moyen de vivre indépendants ; ils auraient seulement découvert, chose difficile, une nouvelle physionomie de la servitude. Il y a là, je ne saurais trop le redire, de quoi faire réfléchir profondément ceux qui voient dans la liberté de l'intelligence une chose sainte, et qui ne haïssent point seulement le despote, mais le despotisme. (DA, II, 18-19)

« J'augure », « je vois clairement », « j'aperçois » : la vision prophétique s'enracine dans le présent. Or ce temps présent est celui de la démocratie : il est commun à tous ; il est, comme les parcs du même nom, public. La phrase initiale détruit le mythe du mage romantique : chacun ou presque est prophète. Aucune singularité, aucune élection ne sont attachées au magistère prophétique. La prophétie entre donc dans la sphère du débat. La conséquence est décisive : chacun, étant placé dans les mêmes conditions que Tocqueville, peut découvrir le même spectacle. La première personne ne construit pas une figure hors pair dotée de pouvoirs exceptionnels ; elle est l'instance presque anonyme qui définit un point de vue que tout le monde est invité à rejoindre. C'est pourquoi le « je » qui lit l'avenir ne s'autorise que de ses propres lumières. Le conditionnel n'est pas celui de la certitude inspirée ; il est celui de l'hypothèse raisonnable. L'hyper intellectualisme de Tocqueville se marque y compris dans la prophétie : « je vois clairement deux tendances ». Tocqueville découvre ce faisant ce que pourrait être le sublime démocratique. Le visionnaire est aussi pédagogue : « je ne saurais trop le redire ». Or pédagogue n'a aucun privilège ontologique par rapport à son auditoire : une fois la vérité mise au jour, elle appartient à tous. Le « je » qui se construit dans le texte est donc une instance qui prévoit et accepte son propre effacement.

Tocqueville milite contre une conception réactionnaire de la démocratie. Il récuse le *topos* politique qui relie anarchie et démocratie. Tocqueville lui préfère une conjonction inédite : « démocratie » et « servitude ». Ainsi définit-il la démocratie moderne non comme un régime politique statique mais comme un champ de force où s'affrontent deux forces antagonistes : la « liberté intellectuelle » et le « pouvoir absolu d'une majorité », le « despotisme ». L'intellectuel libre fait les frais de cette « alliance » apparemment contre-nature entre démocratie et despotisme. L'aristocratie de Tocqueville se convertit ainsi : l'énergie liée à l'accroissement du moi n'est plus tournée vers la défense d'un ordre et de ses privilèges ; elle s'investit dans la défense d'une valeur universelle, la liberté de pensée. Une aristocratie de l'esprit, qui n'a sans doute rien à voir avec la classe aristocratique, apparaît à l'horizon du texte : elle regroupe tous ceux « qui ne haïssent point seulement le despote, mais le despotisme ».

Chapitre 5 L'esprit selon Tocqueville

Le régime discursif du « sérieux » peut être défini par trois points ; du premier découlent les deux autres. Le sérieux langagier se fonde sur l'idéal de l'univocité du langage. Pour que les hommes s'entendent, il faut en effet postuler un système conventionnel de relations bi-univoques entre les choses et les mots. Cette transparence permet l'efficacité de la communication. Elle est la source de l'universalité : tout locuteur de bonne foi est invité à valider les propositions ainsi dégagées. L'autorité du locuteur sérieux garantit une telle transparence : « il n'y a pas de bonne langue sans termes clairs » (*DA*, II, 86), estime Tocqueville. De manière plus imagée, il fustige les écrivains « qui semblent toujours viser au milieu d'un groupe d'idées, laissant au lecteur le soin de juger celle qui est atteinte » (*DA*, II, 86). Et pourtant cet idéal sérieux est d'autant plus revendiqué qu'il est irréalisable : « un mot abstrait est comme une boîte à double fond : on y met les idées que l'on désire, et on les retire sans que personne ne le voie » (*DA*, II, 89). Tocqueville semble le premier visé par cette critique si juste, si féroce : « Un écrivain démocratique dira volontiers d'une manière abstraite *les capacités* pour les hommes capables [...] » (*DA*, II, 88). Dans ce procédé, on reconnaît la métonymie d'abstraction. Ce trope désigne l'homme par ses qualités :

Bien plus, pour rendre le discours plus rapide, ils personnifient l'objet de ces mots abstraits et le font agir comme un individu réel. Ils diront que *la force des choses veut que les capacités gouvernent*.

Je ne demande pas mieux que d'expliquer ma pensée par mon propre exemple :

J'ai souvent fait usage du mot égalité dans un sens absolu ; j'ai, de plus, personnifié l'égalité en plusieurs endroits [...]. (*DA*, II, 88)

Lucide, Tocqueville explique pourquoi son discours est une alliance instable et impure entre littérature et logique. La première autorise des licences poétiques. Apparemment, les tropes sont autant d'écarts par rapport aux exigences de la stricte logique. En réalité, l'écriture de *DA* repose sur un lien, d'autant plus inavouable qu'il est intime, entre la spéculation et la dominante figurative de la démonstration.

Un exemple suffit à s'en convaincre : « Ainsi donc l'égalité, en s'établissant sur la terre, tarit la plupart des sources anciennes de la poésie. Essayons de montrer comment elle en découvre de nouvelles » (*DA*, II, 93). Dans un premier temps, la pensée s'autorise la synthèse ; à l'étude historique, qui s'attache à des hommes concrets, vivant dans des sociétés déterminées, elle substitue une vision transcendante. Celle-ci procède du comparatisme sociologique. C'est en observant les différences entre la France et les États-Unis qu'on perçoit la dynamique commune aux deux sociétés ; c'est là ce qui fait, selon Tocqueville, l'intérêt heuristique de la comparaison. La pensée dégage ainsi le principe de toute diversité : c'est « l'égalité ». Mais il faut ensuite retrouver la réalité provisoirement évincée : le prédicat survient, qui transforme le thème abstrait (« l'égalité ») en agent. Or cette agentivité qu'exprime la métaphore traduit la relation de cause à conséquence qui sous-tend l'armature démonstrative du texte. La rhétorique de *DA* (c'est-à-dire l'ensemble des techniques visant à faire agréer la thèse politique) procède d'une poésie spéculative. Les outils les plus puissants de la méthode de Tocqueville – la comparaison d'une part, la recherche et l'indication de la cause agissante de l'autre – constituent les fondements épistémologiques des deux figures emblématiques du discours : la métonymie d'abstraction et métaphore agentive. Mises au jour par l'écrivain lui-même, ces figures matricielles incarnent les opérations de pensée qui président à la démonstration. Elles accréditent la thèse selon laquelle mieux vaut diriger la démocratie, ce phénomène irrésistible, que de lutter contre elle. Le style est bien l'opération poétique qui invente, au sens latin du

terme, les figures aptes à répondre aux besoins d'une pensée tendue vers son expression définitive.

Ainsi résumé, le système poético-spéculatif représente ce par quoi le style de Tocqueville tient à l'esprit de géométrie : « les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun ; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là ; mais pour peu qu'on l'y tourne, on voit les principes à plein ». Tocqueville le géomètre met au jour les principes de la démocratie ; devenant pédagogue, il nous tourne la tête vers eux ; la clarté et la vigueur de son style font qu'on les voit. Les différents types d'organisation séquentielle dégagés dans les chapitres précédents ont tâché de donner consistance à cette hypothèse de lecture. Des « choses de finesse », Pascal dit qu'elles « sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde » ; mais « on les voit à peine, on les sent plutôt qu'on les voit ». L'esprit de finesse implique à la fois la fulgurance synthétique – « il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard » - et la capacité de distinguer, puisqu'il « faut comprendre un grand nombre de principes sans les confondre ».

Le style de Tocqueville ne résume pas à l'esprit de géométrie. Il relève à sa manière le défi de la complication, de la subtilité, du petit grain qui échappe aux grands principes du discours politique (aristocratie et démocratie). Parfois, la réalité congédie le jeu trop explicatif des rapports entre les faits et la vision. Des instruments stylistiques plus fins se révèlent nécessaires. Ils relèvent non plus de catégories argumentatives mais de catégories poétiques mondaines : ils participent du « bel esprit ». C'est ainsi qu'en dehors de l'expression systématique, l'esprit de finesse ouvre une voie imprévue à la pensée.

1) l'art de la chute

La fin d'une séquence est propice à la manifestation de l'esprit de finesse. Le discours démonstratif a fait son office : il a établi le point en discussion. Un nouvel espace s'ouvre à la pensée :

Les Américains [...] se plaisent à expliquer, à l'aide de l'intérêt bien entendu, presque tous les actes de leur vie [...]. Je pense qu'en ceci il leur arrive souvent de ne point se rendre justice ; car on voit parfois aux États-Unis, comme ailleurs, les citoyens s'abandonner aux élans désintéressés et irréflechis qui sont naturels à l'homme [...]. Ils aiment mieux faire honneur à leur philosophie qu'à eux-mêmes (*DA*, II, 154)

L'esprit de géométrie discute de l'étendue d'un principe. Il s'agit de déterminer sa puissance afin de ne pas introduire d'erreur dans le jeu des causes et des effets. Deux points de vue s'opposent : celui des Américains est systématique ; il privilégie la thèse d'une cause unique ; il radicalise l'opinion de Tocqueville lui-même ; celui-ci intervient pour avancer un autre type d'explication. Il évalue le point de vue adverse – « je pense qu'en ceci il leur arrive souvent de ne point se rendre justice » – en mettant en œuvre cette variété d'ironie nommée chleuasma. Ce procédé consiste à déguiser sous forme de compliment ce qui s'avère être un reproche. La lecture ironique de cet énoncé se fonde sur l'axiologie négative actualisée dans des expressions qui précèdent : « se plaisent à » ou « complaisamment ». L'ironie ne devient nettement perceptible qu'au moment de la chute, quand l'esprit de géométrie s'efface. Libéré des contraintes de la démonstration, l'esprit de finesse peut alors introduire le principe psychologique qui préside à l'analyse. Se faire honneur à soi-même est une présomption qui relève de l'amour-propre. Les vertus que les Américains prêtent à leur philosophie n'est qu'une manière oblique de se louer eux-mêmes. L'adverbe « mieux » distingue deux phénomènes sur fond de procès unique : « faire honneur » ; celui-ci s'applique à un sujet unique (« ils », « leur »),

« eux-mêmes »). Ainsi se révèle un continuum psychologique, que masquaient l'esprit de géométrie et les contraintes de l'argumentation.

La prose de Tocqueville présente une grande variété dans l'art de la chute. Parfois, le style joue du contraste entre une phrase longue, étoffée et une proposition que sa brièveté même rend conclusive :

Les Américains n'ont point d'école philosophique qui leur soit propre, et ils s'inquiètent fort peu de toutes celles qui divisent l'Europe ; ils en savent à peine les noms. (*DA*, II, 9)

Mieux qu'une ignorance totale, qui pourrait avoir d'autres causes, le maintien du verbe « savoir », presque évidé de sa substance par la locution qui suit, souligne sans la nommer l'indifférence des Américains vis-à-vis de la spéculation. Le dernier trait n'est pas simplement la conséquence de ce qui précède : il est surtout le révélateur du principe agissant sur l'ensemble de la phrase. Tocqueville est aussi un maître de l'hyperbate :

Chacun y perd aisément la trace des idées de ses aïeux, ou ne s'en inquiète guère (*DA*, II, 10)

Le « ou » postule une équivalence entre les propositions reliées. La coordination vaut ici comme une litote marquant une gradation, comme dans l'exemple précédent. Le premier procès pose un constat ; le second dévoile un point de vue ; la finesse pénètre les consciences ; l'effet comique de la pointe tient à la subtile discordance entre le sens de l'énoncé (l'indifférence des Américains) et la précision de l'énonciateur, amateur de nuances (« ou », « ne [...] guère »). Détachant le dernier membre de phrase, l'hyperbate rend surprenante la conséquence tirée de ce qui précède :

Tous les prêtres américains connaissent l'empire intellectuel que la majorité exerce, et le respectent. (*DA*, II, 37)

Les Américains ont combattu par la liberté l'individualisme que l'égalité faisait naître, et ils l'ont vaincu. (*DA*, II, 132)

Ainsi, il règne aux États-Unis une opinion publique inexorable qui renferme avec soin la femme dans le petit cercle des intérêts et des devoirs domestiques, et qui lui défend d'en sortir. (*DA*, II, 251)

L'esprit de géométrie déduit des effets de principes fermement posés. L'hyperbate relève de la finesse en ce qu'elle introduit l'aléatoire dans l'enchaînement des causes ; le détachement en rompt le caractère systématique. Dans cet espace dégagé par la phrase et producteur de rythme s'indique tout un jeu de possibles dont un seul s'est réalisé ; cet éventail de virtualités sous jacentes témoigne de la liberté humaine, contre la puissance des déterminismes. Quand l'hyperbate se conjugue à la brachylogie, le procédé signale un investissement passionnel qui n'a plus rien à voir avec l'esprit de finesse. C'est alors le polémiste qui parle : « [...] et je suis porté à penser que, s'il n'a pas la foi, il faut qu'il serve, et s'il est libre, qu'il croie » (*DA*, II, 31). La modération feinte qui ouvre le mouvement conclusif (« et je suis porté à croire ») contraste avec la violence syntaxique de l'ellipse ; elle rapproche, et peut-être amalgame, l'expression de la nécessité (« il faut qu'il croie ») de la pure et simple injonction : « qu'il croie ». Ces accents pascaliens sont toutefois assez rares dans *DA*.

2) l'ironie, entre finesse et géométrie

L'hyperbate invite à mettre en rapport esprit de finesse et ironie. Il faut sans doute définir rapidement cette notion. Un exemple peut y aider. Grâce aux idées générales, les écrivains démocratiques « se flattent de peindre de très vastes objets à peu de frais, et d'attirer les regards du public sans peine. Et je ne sais s'ils ont tort de penser ainsi ; car leurs lecteurs craignent autant d'approfondir qu'ils peuvent le faire eux-mêmes [...] » (DA, II, 25). Le lecteur interprète littéralement la phrase « Et je ne sais s'ils ont tort de penser ainsi ». Il croit que les mots ne veulent dire que ce qu'ils veulent dire. Mais comment Tocqueville pourrait-il approuver l'escroquerie intellectuelle dont il démonte si bien le mécanisme ? La lecture ironique consiste à postuler l'existence d'un autre sens. Il est rendu nécessaire par l'insertion peu satisfaisante du premier sens dans le contexte. Après repéré le producteur et la cible de l'ironie, il faut distinguer le lieu même où elle s'inscrit, son site, et les éléments du contexte qui permettent de construire le sens figuré et implicite, le seul apte à reconstituer l'intention du locuteur. La relation entre sens littéral et sens dérivé demande alors à être analysée. Dans les cas les plus simples, le second discrédite purement et simplement le premier ; mais même s'ils subsistent entre eux une hiérarchie, ces deux sens peuvent être complémentaires : chacun exprime une part de vérité. L'esprit de finesse intervient pour régler les rapports subtils que la polyphonie ironique entretient avec la vérité.

Dans les trois énoncés qui suivent, l'interprétation ironique ne pose guère de problème : la cible visée ne peut détenir la moindre parcelle de vérité. S'appuyant sur des principes qu'il estime universels, l'ironiste dénonce les erreurs ou les abus de ceux qui y contreviennent :

J'apprends, chaque matin, en me réveillant qu'on vient de découvrir une certaine loi générale et éternelle dont je n'avais ouï parler jusque là. (DA, II, 22)

Plus un métier est bas et éloigné de la science, plus le nom est pompeux et érudit. C'est ainsi que nos danseurs de corde se sont transformés en acrobates et en funambules (DA, II, 85)

Dans leurs écrits, l'auteur est souvent grand, mais l'humanité petite. (DA, II, 110)

Les rapports entre l'ironie et citation sont étroits. Dans le premier cas, la cible visée est la presse : « J'apprends, chaque matin, en me réveillant [...] ». Au procès « lire le journal », le gérondif substitue la mention des circonstances où il se produit. L'évaluation rapportée constitue le site de l'ironie : « générale et éternelle ». Ces qualificatifs hyperboliques émanent de quelque journaliste stipendié : l'aspect itératif du complément de temps « chaque matin » dément à l'évidence la vérité de telles affirmations. Dans le second cas, l'ironiste confronte deux discours ; ils engendrent deux séries de synonymes. Ils réfèrent à la même réalité mais traduisent deux visions différentes du monde et du langage. Dans le dernier exemple, le discours des auteurs incriminés n'est pas cité ; il est reformulé de manière à faire ressortir sa burlesque inconséquence. À l'arrière plan de son discours, l'ironiste invoque toujours une valeur qu'il estime bafouée. Pour Tocqueville, la congruence entre le mot et la chose (exemple 2), le sens de la mesure dans l'évaluation de soi et de l'autre (exemple 3) définissent un ordre des choses ; le savoir volontiers conformiste dont procède l'ironie sanctionne efficacement les manquements à la norme commune.

Il en va autrement dans les trois exemples qui suivent. Ils mobilisent l'esprit de finesse en ce que l'ironie ne sert pas simplement à rappeler de grands principes, censés être connus et acceptés par tous. Ils proposent une évaluation puissante et nuancée de l'inquiétude démocratique. L'égalité engendre en effet un certain rapport à l'action : elle donne une assise politique au principe pascalien du divertissement. Rapportée à l'égalité démocratique, l'ironie

engendre un paradoxe. Alors même qu'elles s'émancipent de toute autorité religieuse, les sociétés modernes confirment la vérité la plus pessimiste de l'anthropologie chrétienne : celle qui identifie la vie profane à la vanité. L'ironie devient alors un regard visionnaire :

Du moment où l'on aura inventé l'art de fabriquer les faux diamants, de manière qu'on ne puisse les distinguer des véritables, on abandonnera vraisemblablement les uns et les autres, et ils redeviendront des cailloux (*DA*, II, 64).

Nos peintres mettent souvent leur talent à reproduire exactement les détails de la vie privée qu'ils ont sans cesse sous les yeux, et ils copient de tous côtés de petits objets qui n'ont que trop d'originaux dans la nature. (*DA*, II, 66).

Ils trouveraient la vie sans saveur, si on les délivrait des soins qui les tourmentent, et ils se montrent plus attachés à leurs soucis que les peuples aristocratiques à leurs plaisirs (*DA*, II, 275).

Ces trois phrases établissent la vanité de l'industrie, de l'art, du mode de vie démocratique. Dans la première, toute l'ambivalence de l'ironie se porte sur le mot « cailloux ». D'un point de vue naturel, les diamants ne sont que des cailloux. D'un point de vue culturel, ils s'en distinguent. Cette distinction est certes relative à un état de la civilisation, mais elle a pour elle l'ancienneté. Si tout le travail de l'industrie démocratique consiste à abolir les distinctions traditionnelles pour revenir à l'indistinction qui prévaut dans l'état de nature, on est fondé à estimer que ce travail est vain : le progrès s'abolit dans un mouvement circulaire dont on ne voit ni le sens ni la fin. L'ironie traque aussi la vanité d'un art démocratique hanté par le spectre de la reproduction mécanique : Tocqueville, précurseur de Warhol, voilà qui ne manque pas de piquant. Dans le dernier exemple, l'ironie prend la forme du parhyponoïan : l'ennui démocratique pousse les hommes à s'attacher à « leurs soucis ». La rectio fait valoir la contradiction ; la comparaison la renforce, puisqu'au delà de l'antithèse apparente des « soucis » et des « plaisirs », le texte découvre en eux une même fonction. La finesse consiste alors à distinguer, par-delà l'évident aveuglement des hommes, la vérité dont ils sont malgré eux le signe et les victimes : cette vérité, qui aussi celle du spleen baudelairien, c'est le retour de la mélancolie biblique de l'Ecclésiaste au cœur des conquêtes de la modernité.

Conclusion : vers une pensée du style

Je crois fermement à la nécessité des formes ; je sais qu'elles fixent l'esprit humain dans la contemplation des vérités abstraites, et l'aidant à les saisir fortement, les lui font embrasser avec ardeur. (DA, II, 34)

Il faut se rendre à l'évidence. Tocqueville n'est pas le poète de la démocratie. « Les nations démocratiques aperçoivent plus clairement que toutes les autres leur propre figure, et cette grande figure prête merveilleusement à la peinture de l'idéal » (DA, II, 94). La peinture de l'idéal est, d'après Tocqueville, le domaine propre et la raison d'être de la poésie (DA, II, 91). À propos de l'Amérique, il évoque à grands traits la sublime épopée qu'il se garde bien d'écrire :

Le peuple américain se voit marcher lui-même à travers ces déserts, desséchant les marais, redressant les fleuves, peuplant la solitude et domptant la nature. Cette magnifique image d'eux-mêmes ne s'offre pas seulement de loin en loin à l'imagination des Américains ; on peut dire qu'elle suit chacun d'entre eux dans les moindres de ses actions [...]. (DA, II, 94-95)

Pourquoi Tocqueville n'est-il pas poète ? Il avance une raison qui ne convainc guère ; elle procède en effet d'une conception manifestement erronée de la poésie : « la poésie n'aura pas pour but de représenter le vrai, mais de l'orne, et d'offrir à l'esprit une image supérieure » (DA, II, 91). Avec ses connotations esthétisantes et artisanales, le mot « orner » est par trop réducteur. Le style et la pensée veulent au contraire être saisis dans la continuité vivante qui les rapproche. Tout l'effort de Tocqueville vise à articuler la masse des faits disponibles et l'unité de la vision. Or ce rapport ne va pas de soi. La vision suscite une terreur sacrée : « le livre entier qu'on va lire a été écrit sous l'impression d'une sorte de terreur religieuse produite dans l'âme de l'auteur par la vue de cette révolution irrésistible [...] » (DA, I, 61). Tocqueville place son livre sous l'égide du sublime politique : « si de longues observations et des méditations sincères amenaient les hommes de nos jours à reconnaître que le développement progressif de l'égalité est à la fois le passé et l'avenir de leur histoire, cette seule découverte donnerait à ce développement le caractère sacré de la volonté du souverain maître » (DA, I, 61). La volonté divine est à portée de l'homme, et il ne la voit pas. Il répugne aux « longues observations », aux « méditations sincères ». Que faire ? Le passé et l'avenir sont le domaine du sublime, de la contemplation désintéressée au cours laquelle la vision de l'homme rejoint la visée du Créateur : « je m'efforce de pénétrer dans ce point de vue de Dieu » (DA, II, 401), écrit Tocqueville, conscient que la conversion à l'égalité démocratique est un devoir sacré. Sans doute *De la démocratie en Amérique* est-elle l'expression de cette conversion de soi et des autres. Mais pour mener à bien cette tâche épuisante, nulle grâce d'en haut n'est à espérer. Le présent appartient à la rhétorique : pour convaincre le lecteur, pour l'arracher à ses erreurs, à sa frivolité, il faut prouver la vérité et non la révéler. Il ne s'agit pas d'exposer la vision, comme le ferait une « légende des siècles » en prose, il faut la vérifier. Il convient pour cela d'entrer dans le détail des faits ; il faut unir la triviale analyse des réalités sociales au sublime de la vision. Le style de Tocqueville procède d'un accouplement monstrueux, d'une union contre-nature.

Tout irait au mieux, en effet, si de la vision aux faits, il s'établissait naturellement un *continuum* harmonieux. Mais rien n'est plus difficile. Car Tocqueville, comme Baudelaire, est travaillé par deux aspirations contradictoires, deux postulats intellectuelles divergentes. L'une tend au concret : « il n'y a rien de plus improductif pour l'esprit humain qu'une idée abstraite. Je me hâte donc de courir vers les faits. Un exemple va mettre en lumière ma pensée »

(*DA*, II, 286). S'il ne s'agissait que d'introduire un exemple, la dernière phrase suffirait. Pourquoi en effet proclamer la détestation de l'idée abstraite pour signifier son amour du fait ? La généralisation, l'énergie de l'énoncé signalent une tension presque affective qu'on retrouve inchangée dans un passage où Tocqueville affirme pourtant l'idée contraire :

De nos jours, il faut retenir l'esprit humain dans la théorie ; il court de lui-même à la pratique, et, au lieu de le ramener sans cesse vers l'examen détaillé des effets secondaires, il est bon de l'en distraire quelquefois, pour l'élever jusqu'à la contemplation des causes premières. (*DA*, II, 59)

La même image concrète revient, mais sa coloration axiologique change. Dans le premier cas, « courir » signale une urgence légitime ; dans le second, une précipitation coupable. Quelle que soit la pente qui l'entraîne, l'esprit est toujours indocile, prompt à oublier toute mesure. L'effort austère du style est de contrarier ce mouvement naturel, cette indiscipline enthousiaste. D'une manière ou d'une autre, le style doit brider l'individu ; il l'amène à trouver le moyen terme, à articuler des postulations contraires. Or ce rapport conflictuel entre l'ordre des faits et celui de la vision, entre le concret multiforme et l'abstraction spéculative, n'est pas réglé une fois pour toutes. Toutes les figures à l'œuvre dans le texte expriment les différents compromis par lesquels le style parvient à concilier les exigences contradictoires de la pensée.

Le style est pour Tocqueville la discipline que la pensée s'impose à elle-même ; mais cet effort constant est aussi un échec répété au regard de l'idéal intellectuel que Tocqueville imagine :

Dieu ne songe point au genre humain en général. Il voit d'un seul coup d'œil et séparément tous les êtres dont l'humanité se compose, et il aperçoit chacun d'eux avec les ressemblances qui le rapprochent de tous et les différences qui l'en isolent.

Dieu n'a donc pas besoin d'idées générales. (*DA*, II, 21)

Qu'est-ce que l'égalité sinon une idée générale ? Si sublime soit-elle, au moment où l'idée générale s'impose à la vision, celle-ci immédiatement perd de vue la singularité de l'individu. Le regard de Dieu, lui, est toujours global, quelle que soit l'échelle à laquelle son regard s'ajuste. Dieu ignore l'abstraction ; il ignore la mutilation de la pensée, obligée de créer des artefacts pour se séparer du vivant et prendre conscience d'elle-même. Le regard de Dieu est capable de simultanéité ; il embrasse à la fois la totalité (l'humanité) et l'homme séparé, immédiatement perçu dans le jeu infini de tout ce qui le rapproche et le distingue des autres hommes. Cette idée est chère à Tocqueville, qui y revient :

Il n'en est pas de même de l'Être tout-puissant et éternel, dont l'œil enveloppe nécessairement l'ensemble des choses, et qui voit distinctement, bien qu'à la fois, tout le genre humain et chaque homme (*DA*, II, 401).

Comment ne pas comprendre que l'œil de Dieu humilie le style et le condamne à n'être qu'imperfection ? Le fondement du style, c'est en effet cette discontinuité qui oblige à séparer l'idée de l'exemple, le concept de la réalité, la vision et le fait

Que reste-t-il du style ? Si l'on veut identifier littérature et rhétoricité, les choses sont assez simples ; le style recouvrirait l'ensemble des techniques qui renvoient à l'art de faire agréer une idée. Mais l'empire rhétorique est comme Satan, divisé contre lui-même. L'exposition des idées implique le respect d'exigences intellectuelles que le travail sur les mots (l'élocution) contrarie sans cesse : le logos est tiraillé entre logique et esthétique. Sans cesse le discours doit arbitrer entre ces forces antagonistes ; ces compromis déposent des traces dans

l'énoncé ; elles démentent la fiction heureuse de l'harmonie, de la sérénité rhétoriques. Que reste-t-il à Tocqueville ? Ceci, peut-être :

L'égalité produit en effet deux tendances : l'une mène directement les hommes à l'indépendance et peut les pousser tout à coup jusqu'à l'anarchie, l'autre les conduit par un chemin plus long, plus secret, mais plus sûr, vers la servitude.

Les peuples voient aisément la première et y résistent ; ils se laissent entraîner par l'autre sans la voir ; il importe particulièrement de la montrer. (*DA*, II, 354)

Ayant renoncé à faire du style le rival de l'œil de Dieu, ce à quoi ni Flaubert ni Baudelaire ne renonceront jamais, Tocqueville rencontre une justification éthique : ne pouvant montrer tout, il choisit simplement d'être utile, et de montrer ce que les autres ont peine à voir. Ce dévouement à la cause commune de l'humanité me semble, tout bien considéré, une très noble vertu.